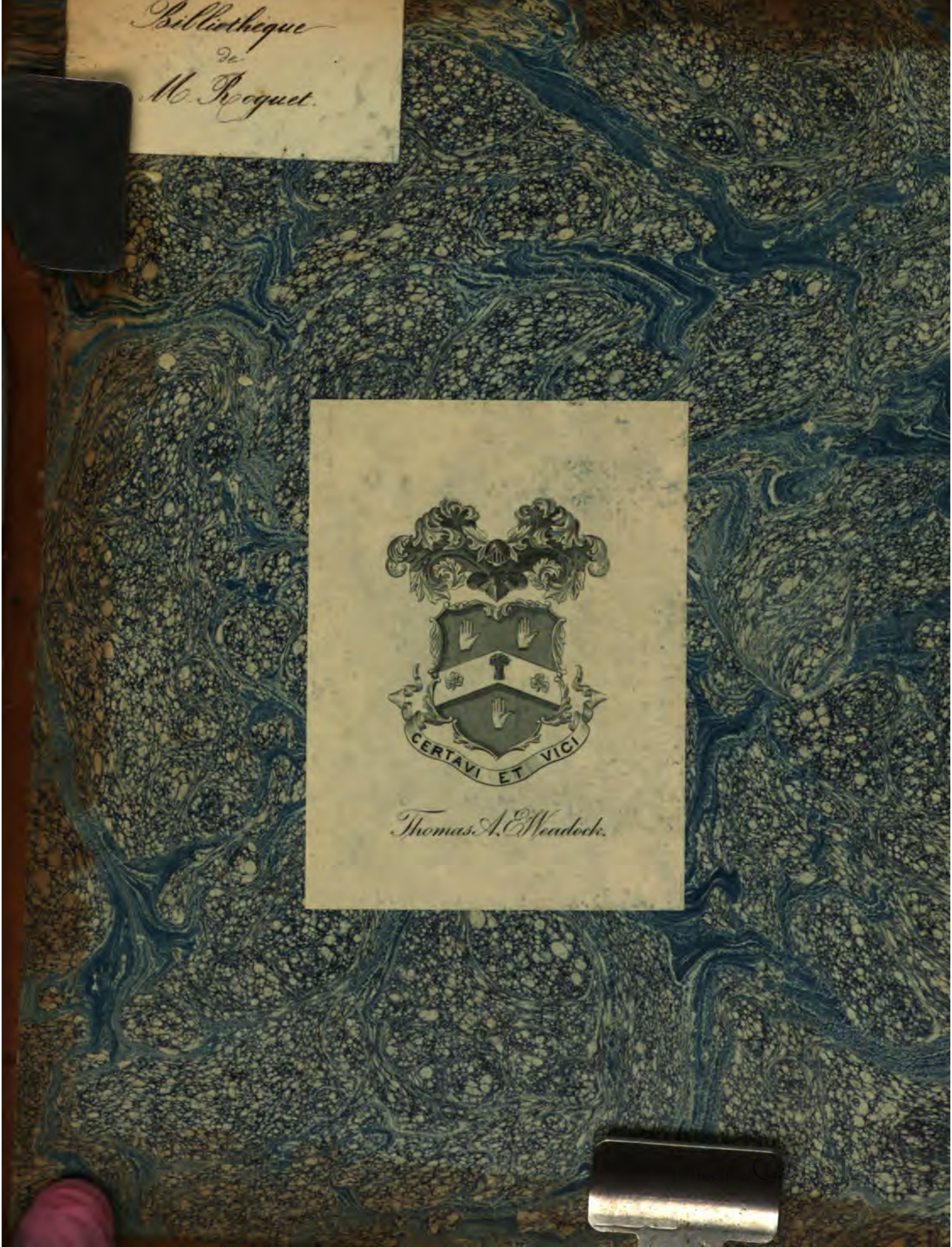
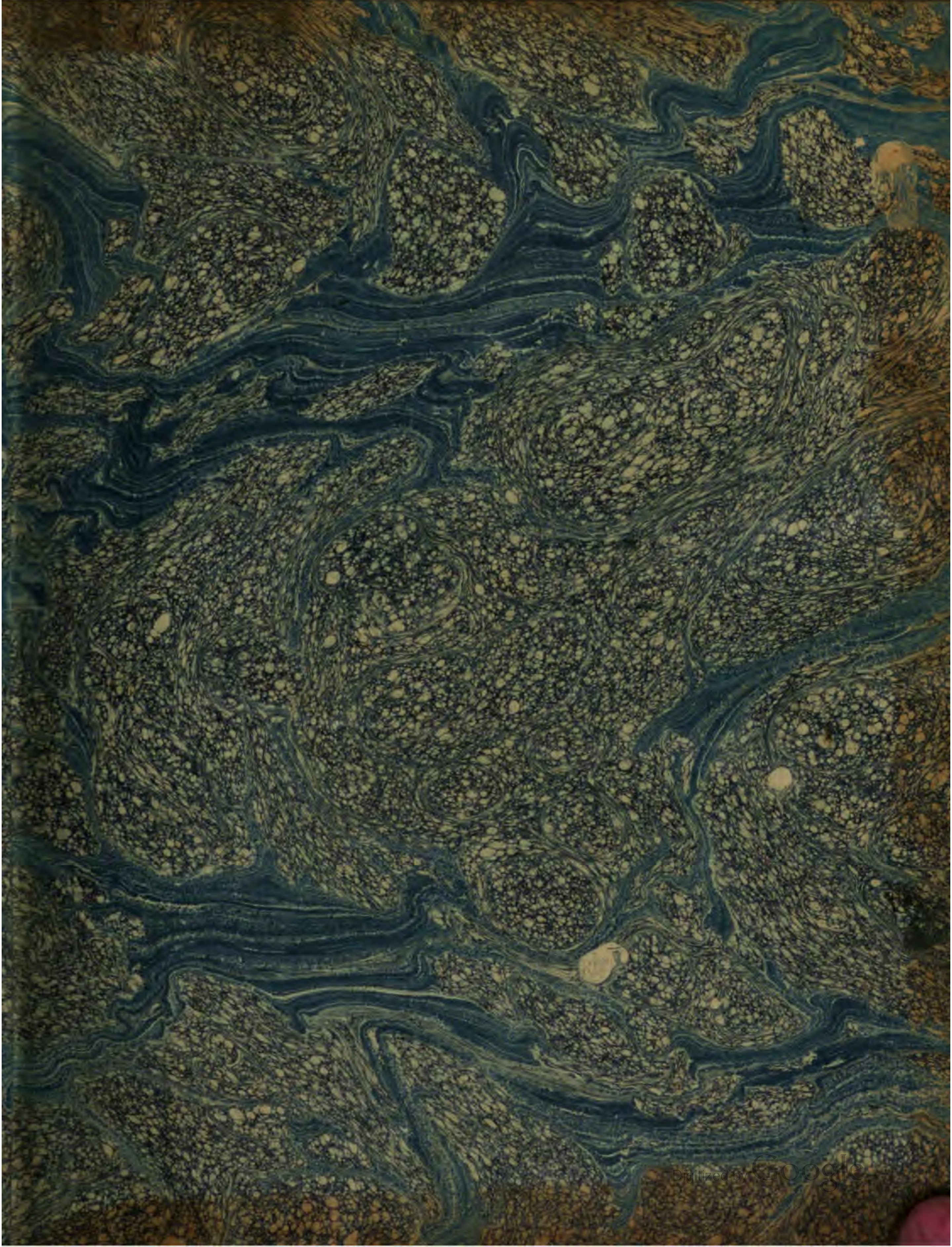
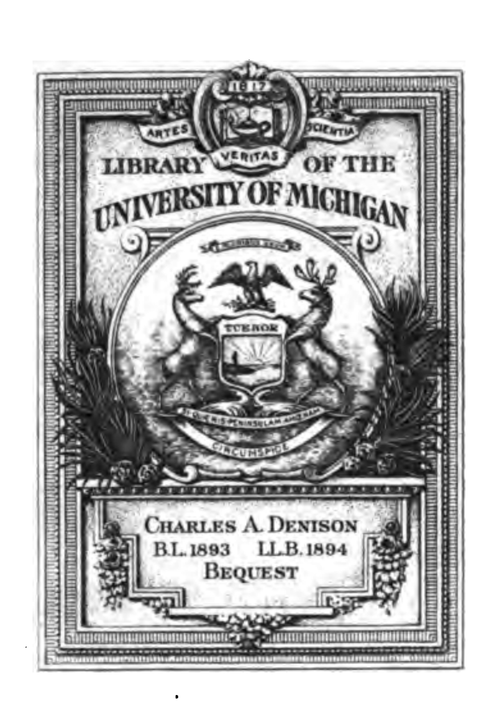



Bibliotheque
de
M. Roquet.
CERTAVI ET VICI
Thomas A. E. Weadock.




1817
ARTES
VERITAS
SCIENTIA
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN
TUEBOR
CIRCUMSPICE
CHARLES A. DENISON
B.L. 1893 LL.B. 1894
BEQUEST

HISTOIRE DE FRANCE

SOUS L'EMPIRE

DE NAPOLÉON LE GRAND,

RÉPRÉSENTÉE EN FIGURES.

DE L'IMPRIMERIE DE J.-M. EBERHART.

Planche première.



Dessiné par Monnet. *Gravé par David.*

HISTOIRE DE FRANCE

SOUS L'EMPIRE

DE NAPOLÉON LE GRAND,

RÉPRÉSENTÉE EN FIGURES,

ACCOMPAGNÉES D'UN PRÉCIS HISTORIQUE;

PAR DAVID, GRAVEUR D'HISTOIRE,

MEMBRE HONORAIRE DE L'ACADÉMIE ROYALE DE PEINTURE ET DE SCULPTURE DE BERLIN, ET ASSOCIÉ A CELLE DES SCIENCES, BELLES-LETTRES ET ARTS DE ROUEN;

PRÉSENTÉE

A SA MAJESTÉ L'EMPEREUR ET ROI,

ET PUBLIÉE

SOUS LA PROTECTION DU GOUVERNEMENT.

TOME QUATRIÈME.

A PARIS,

Chez l'Auteur, DAVID, Graveur d'Histoire, rue de Corneille, n° 3, arcade de l'Odéon.

1811.

DÉPOSÉ A LA PRÉFECTURE DE POLICE.

TABLE

DES GRAVURES ET DES SOMMAIRES

DE L'HISTOIRE DE FRANCE,

SOUS L'EMPIRE DE NAPOLÉON LE GRAND,

CONTENUS DANS LE QUATRIÈME VOLUME.

GRAVURES.

SOMMAIRES.

AN 1807.

Compte rendu du ministre de l'intérieur sur la situation de la France. — Publication du Code de Commerce. — Création de la Cour des Comptes. — Concessions faites aux hospices. Les maisons de charité sont placées sous la protection de Madame Mère de l'Empereur. — Les Anglais bombardent Copenhague et s'emparent de la flotte danoise. — La Russie déclare la guerre à la Suède. — Une armée française entre en Portugal. Embarquement du prince du Brésil et de sa famille. — Entrée triomphante dans la ville de Paris de la garde impériale, à son retour d'Allemagne. — Départ de l'Empereur pour l'Italie. — Décret rendu à Milan contre le commerce anglais. — Nouveaux statuts constitutionnels pour le royaume d'Italie.

AN 1808.

L'Empereur se fait rendre compte par l'institut de l'état des sciences, des lettres et des arts depuis 1789, février. — Création de nouveaux titres honorifiques et de majorats. — Fondation et organisation de l'Université impériale. — Révolution en Espagne. Entrée des Français dans Madrid, mars.—Départ de l'Empereur pour Bayonne. Bienfaits qu'il accorde à la ville de Bordeaux et au départe-

ment de la Gironde. — Le prince des Asturies et le roi d'Espagne se rendent auprès de l'Empereur. — Le roi d'Espagne et sa famille remettent le royaume d'Espagne à la disposition de l'Empereur, 5 mai. — Convocation d'une junte extraordinaire à Bayonne, pour le 15 juin. — Proclamation de l'Empereur aux Espagnols. — Elévation du roi des Deux-Siciles Joseph, frère de l'Empereur, au trône d'Espagne. — Ouverture à Bayonne des séances de la junte. — Acte constitutionnel de l'Espagne, adopté par la junte. — Départ du roi Joseph pour la capitale de l'Espagne, juillet. — Retour de l'Empereur dans sa capitale. — L'Empereur donne audience à l'ambassadeur du roi de Perse. — Mouvemens insurrectionels en Espagne, mai, juin, juillet, août. — Défaite du général Dupont par les insurgés. Le roi Joseph sort de Madrid et se retire sur l'Ebre, 1.er août. — Convention en vertu de laquelle le duc d'Abrantès évacue le Portugal. — Marche vers l'Espagne de plusieurs corps de la grande armée. — Départ de l'Empereur pour Erfurt, où se rendent l'Empereur de Russie et plusieurs autres souverains. — Commencement de la guerre d'Espagne, défaite de l'armée de Galice à Bilbao et de celle d'Estramadure. — Victoire d'Espinosa, remportée par les Français. — Victoire de Tudela, remportée par le duc de Montebello, sur l'armée d'Andalousie, 23 novembre. — Bataille de Tudela. — Combat de Somo-Sierra. Reddition de Madrid à l'Empereur, le 4 décembre. — Décrets de l'Empereur, relatifs aux intérêts de la nation espagnole. — Etablissemens de dépôts de mendicité pour la France. — Plusieurs corps de l'armée se mettent à la poursuite des Anglais.

AN 1809.

Combat de Mancilla. — Les Anglais sont battus à Prieros. — Autre défaite des Anglais à Pietra-Silla. — Douze mille Espagnols

FIN DE LA TABLE.

HISTOIRE DE FRANCE,

SOUS L'EMPIRE

DE NAPOLÉON LE GRAND.

Il n'y avoit pas un an que l'empereur Napoléon avoit quitté ses états, pour repousser l'agression du monarque Prussien, et il avoit détruit dans ce court intervalle une des plus redoutables armées qu'il eût jamais eues à combattre; et par la profondeur de sa politique, il avoit réuni la puissance de l'empire Russe à celle de son empire, pour le maintien de la paix et de l'équilibre en Europe; et par de nouveaux états fondés et constitués, il avoit donné une force invincible à la confédération du Rhin; et enfin, il avoit arraché pour toujours au gouvernement anglais cette vieille influence, à l'aide de laquelle il n'avoit cessé jusqu'alors d'agiter les cabinets européens, pour les faire servir à la défense de sa propre cause, et aux progrès de son ambition. Un seul prince, follement dévoué à ce gouvernement, prétendoit par de vaines démonstrations, s'opposer au système général conçu et établi par Napoléon : mais courageux et fort tant qu'il n'étoit pas attaqué, il ne montroit que de la foiblesse et de l'irrésolution, lorsqu'une armée marchoit contre lui. Alors

1807.

1807. il proposoit une trêve; mais peu de jours après, poussé comme par un esprit de vertige, il rentroit dans la carrière des combats, sans savoir comment il en sortiroit: à cette imprudente conduite, il ajoutoit le déshonneur, en conseillant à un général français de trahir son souverain; et pour comble d'extravagance, dirons-nous, de lâcheté, il abandonnoit sans capitulation, comme frappé d'une terreur panique, la place de Stralsund, et toute la province dont elle est le boulevard. Il est vrai, ces derniers événemens n'arrivèrent qu'après le retour de l'Empereur dans sa capitale: mais en les rapportant ici, nous avons voulu éviter de retourner dans un coin de cette Allemagne que nous quittons, pour nous occuper des travaux importans auxquels Napoléon va se livrer, pour la prospérité intérieure de la France.

Quoique livré, dans les champs de la Prusse et de la Pologne, à ces méditations profondes qui maîtrisent la victoire, l'Empereur ne cessoit pas de veiller aux moindres détails de l'administration civile de ses états. Dans le même temps qu'environné de ses généraux, il leur traçoit la suite des opérations compliquées d'une nouvelle campagne, il arrêtoit les plus minutieuses dispositions d'un décret d'un intérêt particulier, et les dépêches de son conseil d'état n'excitoient pas moins son attention, au milieu des camps, que les rapports de ses maréchaux. Il ne faut donc pas s'étonner que, rendu au repos du cabinet, il en

reprît les travaux, comme s'il ne les eût jamais abandonnés. 1807.

On reconnut bien cette activité ordinaire de l'Empereur après son retour de la campagne glorieuse qu'il avoit faite contre les armées combinées de Prusse et de Russie. A peine les cérémonies du mariage de son frère, le prince Jérôme, premier roi de Westphalie, avec la princesse Catherine, fille du roi de Wurtemberg, sont-elles terminées, qu'il appelle les députés des départemens au corps législatif, afin de présenter à leur sanction les projets de lois qu'il a conçus pour l'intérêt général de son empire, ou pour le bien-être des particuliers. Comme au commencement de chaque session du corps législatif, le ministre de l'intérieur présente le tableau des améliorations qui ont eu lieu dans toutes les parties de l'administration qui le concerne, c'est pour l'historien un devoir essentiel que d'en offrir l'esquisse : un tel tableau, si inconnu dans les annales des règnes passés, et même des règnes présens, étant pour le prince au nom duquel il est tracé, un titre à l'égard des sujets, et pour ceux-ci un motif de reconnoissance envers le prince. Par ce moyen, chacun peut aisément saisir le fil qui unit toutes les pensées et toutes les opérations du gouvernement, desquelles le passé a déjà prouvé la justesse et l'utilité, à celles qu'il a conçues pour l'avenir.

A peine le bruit des armes a-t-il cessé de se faire entendre, et à peine l'Empereur a-t-il eu le temps de

1807.

secouer la noble poussière des camps, qu'il s'empresse de se rendre dans le temple des lois; et que d'un style à la fois énergique et simple, il expose à l'assemblée des législateurs de l'empire, les vastes résultats de ses derniers triomphes: mais s'il parle lui-même comme guerrier de ses exploits militaires, il laisse à son ministre de l'intérieur la tâche plus importante, et, s'il est possible, plus glorieuse pour lui, de parler de ses exploits civils, et de la vie qu'il n'a cessé de donner à toutes les branches de son immense gouvernement.

COMPTE RENDU DU MINISTRE DE L'INTÉRIEUR, SUR LA SITUATION DE LA FRANCE.

Dans ce compte rendu, comme dans tous les autres qui l'ont précédé, on trouve moins de mots que de choses: toutes les divisions et subdivisions en sont complettes. S'agit-il des secours publics? de tous côtés s'élèvent des établissemens consacrés à la bienfaisance; de vastes édifices sont disposés dans chaque département pour servir d'asiles à la misère: ainsi les vœux des amis de l'humanité, et ceux des amis de l'ordre et des mœurs sont également satisfaits. Est-il question des travaux publics, de ces travaux dont l'exécution doit ou assurer ou faciliter les communications, et devenir un bienfait précieux pour l'agriculture et le commerce? des ponts sont élevés sur les fleuves qui en avoient été jusqu'alors affranchis; de nouvelles routes forment de nouveaux débouchés; ces routes ne sont plus de simples projets, et le voyageur est étonné, en traversant les montagnes escarpées du Mont-Cenis et du Simplon,

de n'y pas éprouver plus de lassitude que dans une plaine; les eaux de l'Ourcq affluent vers la capitale, pour y produire la propreté et la salubrité; des canaux joignent les rivières ou aux rivières ou à la mer, entr'autres celui de Saint-Quentin, qui doit porter les richesses de la Seine à l'Océan, en les versant dans l'Escaut; de vastes chantiers rendent la ville d'Anvers le centre d'une marine guerrière; des bergeries se forment pour l'amélioration de nos laines et pour le progrès de nos fabriques; de nombreux haras sont disposés pour rendre la cavalerie française, la plus belle de l'Europe; et pour l'instruction des jeunes gens chargés de veiller à la conservation et à l'entretien de cette cavalerie, plusieurs écoles vétérinaires sont ouvertes dans les départemens, et doivent rivaliser avec celle d'Alfort, devenue si célèbre; enfin des écoles sont créées pour former de bons ouvriers dans les arts méchaniques. Que dirons-nous de plus? les regards ou les pensées de l'Empereur se sont portées non seulement sur tout ce qui est utile, mais encore sur tout ce qui peut contribuer à l'ornement, à l'agrément, au plaisir des yeux, et à l'admiration des esprits. Les beaux-arts sont encouragés à de nouveaux progrès, à de nouveaux chefs-d'œuvre; l'architecture et la sculpture sont appelées à embellir les palais impériaux et celui des lois, à établir et à orner des colonnes et des arcs-de-triomphe; le génie des ponts et chaussées achève le superbe pont d'Austerlitz, va commen- 1807.

1807. cer celui qui doit porter le nom de Jéna, se hâte d'enfermer le lit de la Seine dans une enceinte de quais magnifiques, et de toute part fait jaillir des eaux limpides dans les places de la capitale.

Tant et de si grands travaux ou exécutés ou commencés, au milieu des agitations et des opérations guerrières d'un Souverain éloigné de près de quatre cents lieues des frontières de son empire, annoncent tous les bienfaits qu'il répandra pendant le règne de la paix continentale.

D'abord, le Code Napoléon dépouillé des formes républicaines, reçoit les formes monarchiques, formes analogues aux constitutions de l'empire, et qui ne changent rien au fond de la législation qu'il renferme. En attendant qu'un Code général régularise enfin la marche et les transactions du commerce français, l'usure, ce fléau des peuples, qui mine insensiblement la force des états, et aggrave sans cesse la misère publique et particulière, est réprimée par une loi qui détermine le taux légal du prêt à intérêt. Enfin, il paroît ce Code du Commerce, résultat des lumières et des conseils des commerçans les plus expérimentés, et des plus habiles jurisconsultes. Désormais, tout faux prétexte et tout subterfuge seront enlevés à la mauvaise foi, tout embarras disparoîtra dans les jugemens, des peines sévères prononcées contre la fraude mettront la probité à l'abri de ses artifices, et malgré le malheur des temps, malgré les dangers et les pertes que

PUBLICATION DU CODE DE COMMERCE.

la guerre maritime a fait éprouver depuis long-temps au commerce, protégé par la sainteté des lois, et livré à des mains pures, le commerce se relèvera glorieux de l'avilissement où il étoit tombé, et soutenu par la confiance, il s'avancera vers d'heureuses destinées. 1807.

CRÉATION DE LA COUR DES COMPTES.

A ces lois nécessaires et si sages, succède la création d'une cour dont les vastes attributions doivent s'étendre sur tous les mouvemens du trésor public. Ce trésor reçoit et dépense : sa recette se compose de toutes les contributions de l'empire, et sa dépense de tout ce qui est soldé par l'état, pour l'entretien de toutes les branches de l'administration publique. Outre cette caisse générale, il en existe de particulières destinées à recevoir les sommes qui doivent être dépensées dans chaque département, dans chaque commune, pour des améliorations et des intérêts locaux : des comptes sont rédigés pour vérifier tous ces états de recette et de dépense, et ils sont mis sous les yeux du Souverain, qui les arrête, après les avoir attentivement examinés. La nouvelle cour est chargée de vérifier ces comptes arrêtés par l'Empereur, de surveiller le mode des recettes, ainsi que leur emploi. Par cette institution, les dilapidateurs sont épouvantés : chaque année, la recette se compare et se met en équilibre avec la dépense ; et la fortune de l'état se trouve désormais dégagée de tous les calculs ou faux ou incertains qui pourroient en compromettre la sûreté. Telle est l'importance de la cour des comptes, et telle en est l'utilité.

1807. CONCESSIONS FAITES AUX HOSPICES. LES MAISONS DE CHARITÉ SONT PLACÉES SOUS LA PROTECTION DE MADAME, MÈRE DE L'EMPEREUR.

Les soins que l'Empereur donne à la prospérité du commerce et des finances de l'empire, ne sont point capables de le distraire des projets qu'il a formés en faveur de l'humanité et de la religion. A l'époque désastreuse de nos troubles civils, les biens dont la piété de nos pères avoit doté les hospices et autres asiles de l'humanité souffrante et de l'humanité indigente, étoient devenus par un calcul aussi faux qu'impie, les objets des spéculations de l'avarice, et l'existence de ces précieux établissemens avoit ainsi été liée à tous les orages, à toutes les chances de la révolution. Sur la proposition de l'Empereur, les législateurs érigent en lois de nombreuses concessions qui dédommagent ces établissemens des biens qu'ils ont perdus; et par ce grand acte de justice et d'humanité, ils attirent et sur l'Empereur et sur leurs travaux les bénédictions de tous les malheureux. Mais c'est peu pour celui qui a la ferme volonté, après avoir réparé tous les maux, d'augmenter la somme de tous les biens : l'idée la plus vaste, la plus sublime, la plus évangélique l'occupe tout entier : il veut réunir les nombreuses institutions de charité qu'il a rétablies, et celles qu'il a créés, sous une grande et vénérable protection, et son auguste mère est nommée par lui protectrice de toutes les institutions charitables de l'empire, et supérieure universelle des sœurs qui se sont consacrées au service des pauvres : il veut connoître tous les besoins de l'infortune, et lui assurer de vastes secours pour l'avenir; animé

Animé de ce motif, il ordonne que les sœurs de Charité de tout l'empire se fassent représenter par des députations dans un chapitre général qui se tiendra dans le palais de sa mère; que tous les besoins des pauvres y soient exposés dans le plus grand détail, et que le dénombrement en soit mis sous ses yeux. Il est obéi bientôt. Madame, instruite de ces besoins par les vertueuses envoyées des hospices et autres maisons de charité, lui présente avec la confiance que lui donne sa qualité de mère du souverain, les demandes qui lui ont été soumises, et bientôt toute la France apprend que les cris des malheureux sont parvenus au pied du trône, qu'ils ont touché l'ame du monarque, et qu'ils seront exaucés. 1807.

L'esprit de charité est étroitement uni à l'esprit de religion; il ne faut donc pas s'étonner qu'en même temps que l'Empereur s'occupe de pourvoir aux besoins des pauvres, il se rende attentif et à ceux des ministres de la religion sainte qu'il professe, et à ceux des peuples qu'un trop grand éloignement des temples empêche de s'acquitter des devoirs religieux. Nous voulons parler de ces bourses et demi-bourses fondées dans chaque séminaire diocésain; munificence dont le but est de donner plus d'éclat à la religion, en lui donnant un plus grand nombre de ministres, et de prévenir la disette des ouvriers évangéliques, causée par les proscriptions des chefs du gouvernement antérieur à celui de Napoléon: nous voulons encore

1807. parler de l'augmentation des succursales ou paroisses secondaires, qui de vingt-quatre mille sont fixées à trente mille : mesure dont l'utilité et l'importance sont beaucoup mieux senties dans les campagnes que dans les villes, où les temples plus rapprochés les uns des autres, donnent plus de facilité de les fréquenter aux peuples qui professent la religion catholique. Ces dernières dispositions sont la preuve la plus convaincante, et de l'estime de l'Empereur pour les ministres du culte catholique, et du zèle de ceux-ci pour le maintien des bonnes mœurs, et pour annoncer aux peuples le respect dont ils doivent être pénétrés envers la puissance impériale.

LES ANGLAIS BOMBARDENT COPENHAGUE ET S'EMPARENT DE LA FLOTTE DANOISE. LA RUSSIE DÉCLARE LA GUERRE A LA SUÈDE.

Pendant que l'Empereur se livroit avec tant d'application et de sollicitude au gouvernement de ses états, il étoit affligé des événemens dont quelques monarques, ses alliés, étoient les victimes. Les Anglais, après trois affronts qu'ils avoient éprouvés, devant Constantinople, à Monte-Video, et en Egypte, s'étoient décidés à entreprendre une quatrième expédition. Leurs flottes avoient paru dans les parages de la Séélande, île du Danemarck ; ils y avoient débarqué une armée, et après un violent bombardement, s'étoient emparés de Copenhague, capitale du royaume, ainsi que des vaisseaux qui se trouvoient dans le port de cette ville. Quoiqu'ils eussent ensuite évacué l'infortunée Copenhague, l'enlèvement de la flotte danoise, qui étoit l'unique

but de leur entreprise, excita l'indignation de tous les cabinets de l'Europe, sur-tout de celui des Tuileries, dont le caractère pacifique du prince royal de Danemarck avoit mérité toute l'estime. Si ce malheureux événement réduisit la puissance danoise à un état de foiblesse où elle ne s'étoit pas encore trouvée, il eut néanmoins un résultat bien funeste pour la Grande-Bretagne, dans la déclaration de guerre que l'empereur de Russie, allié du Danemarck, crut devoir faire à cette puissance, et dans les dispositions hostiles où il confirma les princes voisins de la mer du Nord, et de la Baltique. La Suède seule voulut, poussée par l'imprudence de son jeune roi, soutenir l'injuste agression des flottes britanniques : mais le poids de la vengeance tomba bientôt sur elle, et la suite des événemens prouvera que le plus sage parti que Gustave IV avoit à prendre, c'étoit de se liguer avec tous les alliés de Napoléon, au lieu d'exposer sa couronne pour la défense des intérêts d'un peuple qui pouvoit bien lui envoyer de l'or, mais qui étoit incapable de préserver ses provinces de l'invasion des Russes. 1807.

UNE ARMÉE FRANÇAISE ENTRE EN PORTUGAL. EMBARQUEMENT DU PRINCE DU BRÉSIL ET DE SA FAMILLE.

Le prince du Brésil, régent du Portugal, aveuglé par cette fausse politique qui conduisoit Gustave à sa perte, pouvoit se garantir de la destinée de ce prince, en écoutant les conseils de Napoléon, c'est-à-dire, en fermant aux bâtimens britanniques l'entrée du port de Lisbonne. Depuis long-temps il avoit été averti et

1807. menacé; et si, quelques années auparavant, les troupes françaises s'étoient arrêtées sur ses frontières, il devoit cet heureux évènement à l'intervention du roi d'Espagne, son parent et son voisin. Ce bienfait n'étoit pas resté long-temps dans sa mémoire, et les escadres anglaises avoient bientôt reparu devant Lisbonne, pour s'y procurer du repos et des secours. Le moment étoit donc venu où les menaces et la modération de l'Empereur également méprisées devoient faire place à la vengeance. Une armée française fut en conséquence envoyée en Espagne sous la conduite du général Junot. Cette armée à laquelle le monarque espagnol a donné passage à travers ses états, s'est bientôt portée sur les frontières du Portugal. A cette nouvelle, le prince-régent, la reine, et toute la famille royale, abandonnent le royaume aux Français, et sur des vaisseaux préparés à cet effet, ils s'embarquent pour le Brésil; c'est ainsi que par son alliance avec l'Angleterre, la maison de Bragance est effacée du nombre des puissances européennes.

Après avoir perdu le Portugal, le cabinet de Londres veut se dédommager de cette calamité : ses émissaires pénètrent en Espagne, et par leurs machinations, parviennent à semer la division dans la famille royale. La haute élévation et le crédit excessif du premier ministre leur servent de prétexte pour tramer une conjuration contre la personne du roi, conjuration dans laquelle se laisse aveuglément entraîner l'hé-

ritier présomptif de la couronne. Ce prince d'abord arrêté par les ordres du roi son père, est bientôt rendu à la liberté; mais les projets de la faction dont il a été la dupe et l'instrument ne sont que suspendus. 1807.

ENTRÉE TRIOMPHANTE DANS LA VILLE DE PARIS DE LA GARDE IMPÉRIALE, À SON RETOUR D'ALLEMAGNE.

Portons maintenant nos regards sur un objet plus agréable et plus noble qu'une conspiration. Les corps de la garde impériale, cette élite de la grande-armée, sont rentrés enfin sur les terres de l'empire; leur marche est un continuel triomphe; tous les habitans des cités qu'ils traversent, accourent pour contempler les vainqueurs de Jéna, d'Eylau et de Friedland. A leur approche de la capitale, l'immense population qu'elle renferme dans son sein se dispose à les recevoir d'une manière digne d'elle-même et des services signalés qu'ils ont rendus à l'empire. A la barrière de Pantin par laquelle ils doivent faire leur entrée, s'élève majestueusement un arc-de-triomphe dont les emblêmes et les inscriptions expriment tous les sentimens d'admiration et de reconnoissance dont la patrie est pénétrée à leur égard. C'est sous ce monument triomphal que le préfet du département de la Seine, accompagné de tous les magistrats municipaux de la cité, va les attendre pour orner de couronnes d'or leurs aigles victorieuses. La solemnité de ce jour ne se borne pas à quelques heures : d'autres fêtes lui succèdent, et le corps auguste des sénateurs, s'empresse de manifester sa gratitude envers les guerriers dont la valeur l'a rendu dépositaire des nombreux étendarts que ses



1807. députés ont reçus à Berlin. C'étoit ainsi que la vertu militaire recevoit des vertus civiles, de nouveaux honneurs et un nouvel éclat.

DÉPART DE L'EMPEREUR POUR L'ITALIE.

Quand les soldats de Napoléon recueilloient ces glorieux témoignages de l'admiration de leurs concitoyens, ce monarque recevoit ceux de l'amour des peuples de son royaume d'Italie. Dans ce voyage tout pacifique il avoit en effet pour motif et pour but tout ce qui devoit contribuer à la splendeur de cette couronne, à l'affermissement de son autorité et à la prospérité des provinces italiennes. A peine est-il entré à Milan, que se dérobant aux fêtes qui lui sont préparées dans cette capitale, il se rend à Venise, accompagné du roi et de la reine de Bavière, et du prince vice-roi du royaume d'Italie. Cette cité, autrefois si florissante par son commerce, n'étoit plus que l'ombre d'elle-même, et depuis le partage des provinces auxquelles elle avoit si long-temps commandé, elle touchoit au moment d'une entière décadence. L'Empereur qui connoît toute l'importance de sa situation pour le commerce de ses états d'Italie, forme le dessein de relever tout ce que les vicissitudes humaines y ont détruit, et de réparer tout ce qu'elles y ont dégradé. En conséquence, des ordres sont donnés pour l'agrandissement de l'arsenal et pour les réparations du port, de manière que l'un puisse contenir tout ce qui est nécessaire à l'armement et à l'équipement d'une grande flotte, et que l'autre puisse recevoir des vaisseaux de

tout rang, et dont le nombre puisse assurer la navigation dans le golfe Adriatique. Ce port est en même temps déclaré *franc*, afin que les bâtimens de toutes les nations ou alliées ou neutres puissent y aborder, sans payer les droits fiscaux auxquels ils sont assujétis dans les ports qui ne jouissent pas du privilège de franchise. 1807.

Venise n'est pas la seule cité qui éprouve l'influence salutaire de la présence de Napoléon. Toutes celles qu'il visite avant de retourner à Milan, n'ont pas même l'embarras de choisir parmi leurs besoins ceux dont elles veulent l'entretenir; tous ces besoins sont connus ou prévus d'avance; et des décrets propres à les faire cesser préviennent les demandes dont ils auroient pu être les objets.

Cependant les trois collèges électoraux du royaume d'Italie, qui avoient été convoqués dans la ville de Milan, s'y étoient rendus pour sanctionner en assemblée générale de nouveaux statuts constitutionnels : mais avant d'ouvrir cette mémorable session, l'Empereur crut devoir signaler son séjour à Milan par un décret confirmatif des dispositions sévères qu'il avoit arrêtées à Berlin contre le commerce britannique. Ce décret non moins fatal à l'Angleterre que le premier, par ses suites et par ses développemens successifs, porte en substance qu'en représailles des dispositions arrêtées par le gouvernement britannique le 11 novembre dernier, lesquelles assujétissent les bâtimens des puissances

DÉCRET RENDU À MILAN CONTRE LE COMMERCE ANGLAIS.



1807. neutres, amies, et même alliées de l'Angleterre, non-seulement à la visite des croiseurs anglais, mais encore à une station dans les ports de cette île, et à une imposition arbitraire sur leur chargement laquelle doit être réglée par la législation anglaise, ce décret, disons-nous, porte en substance; que tout bâtiment de quelque nation qu'il soit, qui aura souffert la visite d'un vaiseau anglais ou se sera soumis à un voyage en Angleterre, ou aura payé une imposition quelconque au gouvernement anglais, est déclaré *dénationalisé*, a perdu la garantie de son pavillon, et s'est rendu propriété anglaise; que tout bâtiment ainsi *dénationalisé* qui entrera dans les ports français ou dans ceux des alliés, sera confisqué, et que s'il tombe au pouvoir des vaisseaux de guerre et des corsaires, il sera déclaré de bonne prise; que les îles Britanniques sont déclarées en état de blocus sur mer comme sur terre; enfin que tout bâtiment de quelque nation qu'il soit, et quel que soit son chargement, expédié des ports d'Angleterre ou des colonies anglaises, ou des pays occupés par les troupes anglaises, ou allant en Angleterre, ou dans les colonies anglaises, ou dans les pays occupés par les troupes anglaises, est déclaré de bonne prise.

L'avenir devoit montrer tout ce que ce décret renfermoit de fatal au commerce de l'Angleterre : cet avenir est devenu un temps présent qui prouve que cent vaisseaux de ligne lui auroient été moins funestes. Mais gardons-nous d'anticiper sur les événemens dont nous

avons

avons à faire le récit, et suivons l'Empereur et roi dans l'assemblée des trois collèges de son royaume d'Italie. 1807.

NOUVEAUX STATUTS CONSTITUTIONNELS POUR LE ROYAUME D'ITALIE.

L'acte constitutionnel de cet état n'étoit encore qu'une charte incomplette, la succession au trône n'y étant point déterminée dans la personne d'aucun prince, dans le cas où la paix avec l'Angleterre auroit lieu; aucun corps intermédiaire n'étant placé entre le monarque et les collèges; la création d'un conseil d'état demandant l'établissement d'un sénat, gardien de la constitution; enfin les dernières conquêtes faites sur l'Autriche exigeant que l'ordre de la couronne de fer reçût un nouvel éclat par l'augmentation du nombre de ses membres et par celle de sa dotation. Ces objets importans sont la matière de nouveaux statuts constitutionnels, par lesquels le prince Eugène, vice-roi d'Italie, est adopté pour fils par l'Empereur, et reçoit l'hérédité de la couronne d'Italie dans sa personne, et dans celle de ses descendans directs, légitimes ou naturels, dans le cas où l'empereur Napoléon n'auroit point d'enfans et de descendans mâles, légitimes ou naturels. Un sénat est créé pour veiller au maintien de la constitution du royaume; et l'ordre de la couronne de fer reçoit des nouveaux grands-dignitaires, commandeurs et chevaliers qui entrent dans son sein, un lustre proportionné à l'étendue de la monarchie italienne.

Après avoir ainsi pourvu par ces nouvelles dispositions à la tranquillité présente et à venir de cette belle

1808. monarchie, Napoléon se hâte de retourner dans la capitale de l'empire : mais avant de passer les Alpes, il veut dédommager les départemens dont le ci-devant Piémont est composé, de toutes les pertes que leur ont causées les guerres dont ils ont été le théâtre, et sa sagesse le porte à en former un gouvernement-général dont son beau-frere le prince Borghèse sera établi le chef.

L'EMPEREUR SE FAIT RENDRE COMPTE PAR L'INSTITUT DE L'ÉTAT DES SCIENCES, DES LETTRES, ET DES ARTS, DEPUIS 1789. FEVRIER.

Les travaux guerriers et ceux de l'administration civile de l'empire ne sont pas les seuls auxquels son activité le porte à se livrer. Ce qu'aucun prince n'avoit ordonné avant lui, parce qu'aucun prince n'avoit embrassé dans un coup-d'œil aussi vaste, tous les devoirs et tous les droits du gouvernement; parce qu'aucun prince n'avoit jamais si bien apperçu et saisi les ressorts de la machine politique, et tout ce qui peut contribuer à perfectionner le systême social, l'Empereur l'a voulu, et l'exécution de sa volonté est un nouvel et glorieux hommage rendu à son règne et à son génie. Nous parlons du décret par lequel il avoit précédemment ordonné que les différentes classes de l'institut lui feroient en présence de son conseil d'état, un rapport sur la situation des sciences, des lettres et des arts, en France, depuis 1789.

Avant cette mémorable époque, les bonnes études établies et en vigueur en France depuis plus de deux siècles, n'avoient cessé de produire par intervalles, des ouvrages qui annonçoient les progrès de la science, de

l'érudition, et la conservation du bon goût dans les lettres et dans les arts. Le caractère méditatif et philosophique du dix-huitième siècle promettoit sur-tout de nouveaux progrès à l'esprit humain, par la marche certaine et régulière qu'il lui traçoit. Tout-à-coup, éclate une révolution universelle; les institutions politiques, religieuses et libérales sont renversées; tous les esprits sont entraînés dans une direction contraire à celle qu'ils suivoient auparavant; un objet unique s'empare de leurs pensées; les mots *liberté*, *égalité*, sont les seuls de la langue qui servent de texte aux délibérations, et aux discours de la population entière de la France; les hommes faits les plus instruits abandonnent leurs études favorites pour s'ériger en de nouveaux Solons, et la jeunesse entière s'élance des collèges et des atteliers sur les champs de bataille. Peu après, un essaim de nouveaux barbares déclarent la guerre à toutes les idées libérales, et le mauvais goût appuyé de leur protection montre toute sa difformité et dans les monumens publics et sur les théâtres. Cependant le feu sacré ne s'est pas éteint: la science et le bon goût persécutés ont trouvé des asiles; et lorsque la France revoit des jours tranquilles, elle retrouve une partie de ses richesses littéraires auxquelles un gouvernement sage doit en ajouter de nouvelles. Si le règne de la barbarie avoit été violent, il avoit été trop court pour produire des effets durables; aussi à peine a-t-il disparu, que toutes les bonnes institutions 1808.

1808. renaissent successivement; que le besoin de l'instruction se fait sentir de toutes parts, et que les talens, les lumières et le goût reçoivent autant d'hommages qu'ils avoient éprouvé d'affronts. Pourtant, un certain nombre d'hommes chagrins persistent à soutenir que c'en est fait en France des bonnes études; que l'esprit humain n'y est plus propre aux sciences; que les lettres n'y brilleront plus que d'un éclat mensonger, et que les arts déchus de leur gloire n'y produiront désormais que des ouvrages admirés par la médiocrité. A force de répéter ces calomnies contre le génie français, ces hommes ou aveugles ou injustes les font parvenir jusqu'aux extrémités de l'Europe, où elles persuadent tous ceux qui manquent des moyens nécessaires pour s'instruire du véritable état des choses; aussi, rien n'y est-il si commun que ces discours: « Ce que la France a gagné du côté de la gloire militaire, elle l'a perdu du » côté de la gloire littéraire; les orateurs, les poètes et » les artistes y ont fait place aux guerriers; etc.

Les rapports des secrétaires des quatre classes de l'Institut, sur l'état des sciences, des lettres et des arts dans l'empire français, furent la réponse la plus victorieuse à ces propos aussi vains que calomnieux.

Le rapport sur l'état et les progrès des sciences mathématiques, fait par le secrétaire perpétuel de la première classe, M. Delambre, et celui de M. Cuvier, sur les sciences physiques, tous deux modèles d'analyse et de clarté, prouvèrent qu'à aucune autre époque

l'esprit humain n'avoit pris un essor aussi élevé que 1808.
pendant cette période si fertile en événemens, que ces savans avoient à parcourir; que dans aucun autre temps la science du calcul et des combinaisons n'avoit été soumise à une analyse plus simple, à des formules plus rigoureuses; et que jamais la nature n'avoit été étudiée avec plus de succès, et poursuivie avec plus d'activité, par le secours des faits, dans les sombres retraites où elle se cache aux regards du vulgaire. Satisfait de ce double rapport qui lui promettoit de plus grands succès encore, dans la suite de son règne, l'Empereur déclara le motif qui l'avoit porté à le demander, par ces paroles mémorables qu'il adressa à la députation de la première classe de l'Institut: « J'ai voulu vous entendre sur les progrès de l'es- » prit humain dans ces derniers temps, afin que ce » que vous auriez à me dire fût entendu de toutes les » nations, et fermât la bouche aux détracteurs de » notre siècle, qui, cherchant à faire rétrogarder l'es- » prit humain, ont pour but de l'éteindre ». Ainsi l'Empereur se déclare le vengeur du dix-huitieme siècle outragé par l'ignorance ou par la mauvaise-foi.

Les autres classes de l'Institut ne font pas des rapports moins glorieux pour la fin de ce siècle, sur les branches des connoissances humaines qui les concernent et qu'elles cultivent. Mais c'est sur-tout celui dont est chargé M. de Chénier, au nom de la classe de littérature et de belles-lettres, qui nous fournit le plus

1808. de consolations et nous donne le plus d'espérances : par ce discours où le mérite des littérateurs et celui de leurs ouvrages sont appreciés avec la plus rare sagacité et la plus impartiale équité, toute l'Europe doit apprendre que la littérature française n'a jamais cessé d'être le modèle de la littérature des autres nations. Les beaux-arts ne se défendent pas avec moins de succès dans le rapport du secrétaire perpétuel de la quatrième classe, M. Lebreton. Ce discours prouve en effet jusqu'à l'évidence, que si le mauvais goût a tenté de les ramener à la barbarie pendant quelques instans, ils ont été bien vengés de cet outrage par les chefs-d'œuvre que des artistes dignes de ce beau nom ont produits. Si la France est la contrée de l'Univers la plus illustre par ses victoires, il est donc prouvé qu'elle l'emporte encore sur toutes les autres par les sciences, par les lettres et par les arts.

CRÉATION DE NOUVEAUX TITRES HONORIFIQUES ET DE MAJORATS.

Tout en s'occupant de conserver à la France cette antique illustration, l'Empereur n'oublioit point d'environner son trône d'un éclat nécessaire et conforme à sa grandeur. Dès le commencement de son règne, il avoit bien établi quelques-unes des grandes formes monarchiques par la création de plusieurs grandes dignités, et par l'institution de la légion d'honneur; mais ces institutions ne suffisoient point, et la distance entre les membres de la légion qui étoit trop grande, demandoit l'établissement de titres intermédiaires et comme graduels. Ce fut donc pour remplir cette la-

cune, et sur-tout pour entourer la dignité impériale d'une grande splendeur, et perpétuer en même temps ces glorieux souvenirs, que Napoléon fit sanctionner par le Sénat la création des titres de *Prince* et *d'Altesse Sérénissime* pour les titulaires des grandes dignités de l'empire, de *Duc* pour leurs fils aînés, de *Comte* pour les sénateurs, les conseillers d'état à vie, les présidens du corps législatif, et les archevêques, et celui de *Baron* pour d'autres fonctionnaires éminens, soit dans l'ordre civil, soit dans l'ordre judiciaire, soit dans l'ordre ecclésiastique. Il fit plus, il voulut par l'institution des majorats, que les pères qui auroient mérité ces distinctions d'honneur fussent encore récompensés dans la personne de leurs fils aînés, par des titres que ceux-ci pourroient porter sous certaines conditions. Cette nouvelle noblesse créée par un grand capitaine et par un grand législateur est d'autant plus glorieuse, qu'elle est fondée sur de grands devoirs déjà remplis par ceux auxquels elle est donnée, et qu'elle présente de grands devoirs à remplir à ceux auxquels elle doit être transmise. 1808.

FONDATION ET ORGANISATION DE L'UNIVERSITÉ IMPÉRIALE

Nous volons d'institutions en institutions aussi nobles qu'utiles et nécessaires. A celle dont nous venons de parler, succède bientôt l'Université impériale, vaste corps qui jusqu'alors n'avoit point eu de modèle, et à qui doit-être attribué l'enseignement exclusif des connoissances humaines dans toute l'étendue de l'Empire. Long-temps avant cette époque fatale et peu éloignée



1808. où tous les corps particuliers chargés de l'instruction publique succomberènt sous les attaques de l'ignorance secondée de l'esprit d'innovation, les bons esprits desiroient un centre général où vinssent aboutir toutes les branches de l'enseignement national : mais après l'époque dont nous venons de parler, le peu de succès des nouvelles méthodes et leur continuelle divergence ne firent que rendre ce désir plus vif et plus universel. Il étoit réservé au génie qui avoit déja conçu et exécuté les choses les plus grandes et les plus difficiles, de le satisfaire par la création d'une Université dont le ressort s'étendît jusqu'aux limites les plus reculées et jusqu'aux plus petites écoles de l'empire.

Nous ne rapporterons point ici le décret mémorable qui institue et organise ce grand corps dans toutes ses parties, avec une prévoyance et une exactitude dans les détails, telles que l'avenir n'aura sans doute qu'un petit nombre de dispositions à y ajoûter. Dans les dix-neuf titres quil renferme, tout est fixé, déterminé, depuis les bases fondamentales de l'institution, jusqu'aux dispositions les plus générales, sources d'éclaircissemens pour les difficultés qui pourroient naître au sujet des détails intermédiaires. Pour rendre la nouvelle Université plus respectable à la nation, l'Empereur lui donne pour grand-maître le président du corps législatif, et pour que ses membres s'honorent de leur chef, il nomme à cette place éminente, l'un des hommes dont la réputation littéraire est la mieux affermie, et dont

dont la prudence est peut-être la moindre qualité. Si la sagesse de l'Empereur brille dans le choix de M. de Fontanes pour la dignité de grand-maître de l'université, elle ne se montre pas moins dans celui du chancelier et du trésorier dont le premier est revêtu de la dignité épiscopale, et l'autre est secrétaire perpétuel de la première classe de l'institut. Ainsi la sollicitude impériale se porte surtout ce qui peut contribuer au bonheur de la génération présente et à celui des générations futures : bonheur qui ne dépend pas moins de la pratique des vertus religieuses que des lumières acquises par une éducation libérale. Convaincu de cette vérité, l'Empereur veut que les préceptes de la religion catholique soient dans tous les lycées de l'empire la base de l'enseignement religieux : mais cette disposition, qui prouve son attachement à la religion antique qu'il professe, n'est point une mesure exclusive des principes des autres communions de l'empire ; il les protège toutes ; et même les Israélites voient leur culte naguère méprisé, gêné par mille entraves, intéresser le zèle du souverain, qui lui donne des droits en lui donnant des synagogues, un consistoire particulier dans les départemens qui renferment une population juive de plusieurs milliers d'hommes. 1808.

Quand l'empire français au sein de la paix continentale reçoit tous ces bienfaits, un royaume voisin est agité par la discorde, et va devenir la proie des révolutions et de la guerre civile, qui en est la déplo-

1808. rable suite. Nous avons parlé plus haut d'une conjuration tramée contre le roi d'Espagne Charles IV, et du pardon que ce monarque avoit accordé au prince des Asturies, prévenu d'en être le premier complice. Cet acte d'indulgence, dirons-nous de faiblesse, n'avoit fait que retarder l'exécution des projets des conjurés. A peine quelques mois s'étoient écoulés, que sur le bruit semé à dessein que le roi se disposoit à abandonner ses états d'Europe et à s'embarquer pour l'Amérique, une soldatesque furieuse soutenue d'un ramas immense de gens de la campagne attaque les gardes du premier ministre, le prince de la paix. La garde royale elle-même, au lieu de défendre l'autorité du monarque outragé dans la personne de son ministre, se mêle au nombre des rebelles. Le prince de la paix échappe avec peine au fer des assassins; sa malheureuse épouse, princesse du sang royal, ne doit la vie qu'à sa naissance: la désolation est dans le palais du roi, qui, pour sauver ses jours, ceux de la reine, et calmer la fureur des conjurés, souscrit un acte d'abdication en faveur de son fils, le prince des Asturies. L'armée française qui s'étoit avancée jusqu'à l'Ebre, passe ce fleuve au bruit de cette révolution, ayant à sa tête le grand-duc de Berg. Elle craint avec raison que l'Angleterre n'en soit l'instigatrice, et ne se dispose à en faire tourner les chances en sa faveur. Elle entre sans résistance dans la ville de Madrid : mais elle refuse de reconnaître le prince des Asturies, pour légitime souverain de la monarchie espagnole.

1808.

DÉPART DE L'EMPEREUR POUR BAYONNE. BIENFAITS QU'IL ACCORDE A LA VILLE DE BORDEAUX, ET AU DÉPARTEMENT DE LA GIRONDE.

De son côté, l'empereur Napoléon n'avoit pas appris sans une vive inquiétude la nouvelle de cette révolution. Des mesures promptes et décisives à prendre dans cette importante conjoncture lui imposoient l'obligation de se rendre à la proximité des frontières espagnoles : mais au lieu de concevoir des sentimens hostiles contre un royaume qui naguère lui avoit livré comme auxiliaire l'élite de ses troupes, il part avec ceux d'un médiateur; il plaint et le monarque qui dans sa vieillesse étoit obligé d'abandonner un trône dont ses vertus n'avoient jamais cessé de le rendre digne, et le fils de ce monarque, qui, aveuglé sur ses plus chers intérêts, servoit les passions furibondes d'un cabinet étranger, l'ennemi le plus implacable de la France et même de l'Espagne.

En allant concilier de si grands intérêts par une si puissante médiation, l'Empereur n'oublie pas ceux des provinces qu'il traverse pendant ce voyage mémorable. La ville de Bordeaux éprouve sur-tout les effets de sa munificence : entr'autres bienfaits qu'elle reçoit de ce monarque, il faut distinguer un grand hôpital capable de recevoir un nombre de malades proportionné à sa population, un décret qui ordonne le dessèchement des vastes marais qui l'avoisinent et dont les exhalaisons menaçoient sans cesse la santé de ses habitans : mais ce qui dut particulièrement exciter la reconnoissance du département entier de la Gironde, ce fut le regard que l'Empereur porta sur les besoins des

1808. propriétaires de vignobles, et l'encouragement qu'il voulut donner à leur commerce, par un prêt de trois millions. Les mauvais princes épuisent ordinairement leurs sujets, et partout où ils passent l'avarice et la pauvreté marchent à leur suite : l'empereur Napoléon sème les bienfaits sur sa route, et l'abondance naît sous ses pas. C'est ainsi qu'escorté des bénédictions des peuples, il arrive sur les frontières méridionales de son empire. Les députés du peuple portugais l'attendoient à Mont-de-Marsan : il reçoit leurs hommages et les témoignages de soumission de la nation qu'ils représentent, non avec la fierté d'un vainqueur, mais avec l'affabilité d'un ami et la bonté d'un père. Les députés, pénétrés de cet accueil, lui jurent une éternelle obéissance au nom de leurs concitoyens. Heureux le Portugal s'il fût resté fidèle à ses sermens ! que de malheurs il se seroit épargnés !

LE PRINCE DES ASTURIES, ET LE ROI D'ESPAGNE SE RENDENT AUPRÈS DE L'EMPEREUR.

Cependant le roi d'Espagne revenu de la terreur que lui avoient inspirée les événemens d'Aranjuez, et rassuré par la protection de l'armée française, révoquoit l'acte d'abdication auquel il avoit été contraint, et s'en remettoit entièrement pour l'avenir à la disposition de l'Empereur. De son côté, le prince des Asturies que les seigneurs de son parti reconnoissoient pour roi sous le nom de Ferdinand VII, bien persuadé qu'une couronne telle que celle d'Espagne ne resteroit sur sa tête qu'autant qu'il plairoit à Napoléon de l'y laisser, prend la résolution de se rendre en

personne auprès de ce prince, et se fait précéder 1808.
par l'infant don Carlos, et par plusieurs grands du royaume. Napoléon se trouvoit alors au château de Marrac situé dans le voisinage de Bayonne. Le roi et la reine d'Espagne arrivent quelques jours après dans cette ville, avec le prince de la paix. Dans l'entrevue qui eut lieu entre les deux souverains, les évènemens d'Aranjuez furent exposés par le roi Charles IV avec un si vif sentiment de douleur, que l'Empereur ne put s'empêcher de déplorer la situation de ce monarque, que sa qualité de père offensé rendoit plus pénible encore que celle de roi outragé : pour le consoler, il mit en usage tout ce que l'amitié qui les unissoit, et le respect qu'il portoit à ses vertus, durent lui suggérer. Quelles sont touchantes les larmes d'un souverain ! et que les consolations d'un grand prince, tel que l'Empereur, ont d'efficacité et de douceur !

Quand Charles IV s'occupoit avec Napoléon, dans des entretiens où la confiance dominoit de part et d'autre, du bonheur de ses peuples, et des moyens de rendre à l'Espagne son ancien éclat, le soulèvement d'un grand nombre des habitans de Madrid forçoit le grand-duc de Berg à déployer dans les rues de cette capitale de rigoureuses mesures pour y ramener l'ordre et la soumission aux lois. Ce nouveau sujet de douleur fut pour Charles IV un motif déterminant de nommer le grand-duc de Berg lieutenant-général de son royaume. Dans le mouvement de sa juste indignation, il

1808. saisit la même circonstance pour adresser à son fils aîné des reproches mérités, et lui déclarer que sa conduite et ses lettres qui ont été interceptées ont mis une barrière d'airain entre le trône d'Espagne et lui.

LE ROI D'ESPAGNE ET SA FAMILLE, REMETTENT LEURS DROITS A LA DISPOSITION DE L'EMPEREUR. 5 MAI.

C'est en conséquence de cette déclaration qu'il conclut avec l'Empereur un traité en vertu duquel il lui remet tous les droits de sa maison, traité auquel le prince des Asturies, et les trois infants don Carlos, don Francisque, et don Antonio, donnent leur adhésion. Pour donner à cet acte de renonciation toute la publicité qu'il exige, et pour ôter aux factions toute espèce de motif de se former et de troubler les Espagnes, Charles IV, et le prince des Asturies de concert avec les infants, adressent aux conseils suprêmes de la Monarchie Espagnole des proclamations par lesquelles, en leur apprenant la nouvelle de ce traité, ils les invitent à l'obéissance au nouveau Souverain qui doit régner sur eux. Nous ne rapporterons point ici les diverses dispositions de ce traité : il suffit sans doute que nous disions que l'Empereur, dans le traitement qu'il s'engagea à faire au Roi qui lui remettoit son royaume, et à sa famille, accorda à l'élévation de leur rang et à sa reconnoissance, tout ce qui étoit compatible avec les constitutions de l'empire et avec sa politique. Ainsi le roi Charles trouva le repos qu'il avoit vivement désiré, et le prince des Asturies une garantie assurée contre les vicissitudes de la fortune, à une époque où il auroit pu se perdre

avec la monarchie, et être réduit à mendier le pain de l'Angleterre. 1808.

CONVOCATION D'UNE JUNTE EXTRAORDINAIRE À BAYONNE, POUR LE 15 JUIN.

Dans un si grand changement, l'Espagne n'auroit rien gagné, si elle avoit conservé les principes de la faible et vicieuse administration qui l'avoit conduite si près de sa ruine, et si sa constitution usée par le temps avoit continué d'être en opposition avec l'esprit des autres constitutions européennes. Il étoit donc indispensable de placer en partie sur de nouveaux fondemens son édifice social: mais cette grande et utile mesure devoit avoir l'assentiment et même être l'ouvrage de tous les ordres de l'état, l'Empereur ne se présentant point alors aux Espagnols comme un vainqueur, mais comme un médiateur. Ce fut pour cette raison, que, d'après les ordres de ce monarque, le grand-duc de Berg convoqua à Bayonne, pour le 15 juin, une junte extraordinaire qui devoit être composée de cent cinquante députés pris dans les trois ordres du Clergé, de la noblesse et de la bourgeoisie.

PROCLAMATION DE L'EMPEREUR AUX ESPAGNOLS.

L'Empereur, pour préparer les esprits aux mesures salutaires qu'il méditoit, et qu'il devoit faire proposer aux représentans de la nation Espagnole, avoit fait connoître ses intentions par une proclamation qu'il avoit adressée à celle-ci, et qui présente ces expressions remarquables : » Vos princes m'ont cédé tous leurs » droits à la couronne des Espagnes. J'améliorerai » toutes vos institutions, et je vous ferai jouir, si vous » me secondez, des bienfaits d'une réforme sans



1808. » froissemens, sans désordres, sans convulsions.... » Je placerai votre couronne sur la tête d'un autre » moi-même, en vous garantissant une constitution » qui concilie la sainte et salutaire autorité du souve- » rain avec les libertés et les privilèges du peuple.... » Espagnols, souvenez-vous de ce qu'ont été vos pères; » vous voyez ce que vous êtes devenus. La faute » n'en est pas à vous, mais à la mauvaise adminis- » tration qui vous a régis; soyez pleins d'espérance » et de confiance dans les circonstances actuelles. »

ÉLÉVATION DU ROI DES DEUX SICILES, JOSEPH, FRÈRE DE L'EMPEREUR, AU TRÔNE D'ESPAGNE.

Cet autre lui-même que l'Empereur promettoit par cette proclamation, de donner aux Espagnols pour les gouverner, étoit son frère Joseph, roi des deux Siciles, qu'il proclama le 6 juin, roi des Espagnes et des Indes, en lui garantissant en même temps l'intégrité et l'indépendance de ses états situés dans les quatre parties du monde. L'élévation de ce sage monarque au trône d'Espagne étoit sans doute d'un heureux présage pour cette monarchie, et l'affection de ses sujets Napolitains, qu'il s'étoit conciliée par sa douceur, lui promettoit celle de ses nouveaux sujets. Aussi, lorsqu'il fut arrivé au château de Marrac, les députés des conseils de la monarchie Espagnole s'empressèrent-ils de lui donner les témoignages de leur soumission et de la confiance que ses vertus leur inspiroient. Pendant ces communications du monarque avec ses nouveaux sujets, une seule idée s'offroit à leurs esprits; c'étoit celle d'un long bonheur pour toutes

toutes les Espagnes, malgré les efforts de l'esprit de sédition qui venoit de se manifester dans quelques provinces. 1808.

OUVERTURE À BAYONNE DES SÉANCES DE LA JUNTE. ACTE CONSTITUTIONNEL DE L'ESPAGNE ADOPTÉ PAR LA JUNTE.

Au jour marqué les députés à la Junte s'assemblèrent pour délibérer sur les intérêts de leur patrie. Quoiqu'ils se trouvassent en pays étranger, ils n'eurent à se plaindre d'aucune atteinte portée à la liberté de leurs suffrages, et dans Madrid même ils auroient peut-être paru moins libres qu'à Bayonne. Leur première pensée fut de se présenter au nouveau roi, dont l'accueil et les discours durent leur donner l'espoir d'un règne, ferme, juste et paternel.

La confiance ainsi établie entre le souverain et les mandataires des peuples de l'Espagne, ceux-ci se livrent enfin à la discussion de l'acte constitutionnel, qui leur a été proposé. Après un mûr examen prolongé pendant douze séances, cette charte, qui porte les destinées de douze millions d'hommes, est adoptée à l'unanimité des suffrages. Elle renferme treize titres dont nous rapporterons seulement les sommaires. Le premier déclare la religion catholique la seule permise dans le royaume d'Espagne; cette atteinte portée aux droits des hommes et à la loi naturelle de la tolérance, étoit nécessaire pour ne pas indisposer des esprits depuis long-temps asservis au joug de l'inquisition : le deuxième renferme des règlemens relatifs à la succession à la couronne, et à la régence : le troisième règle la dotation du trône : le cinquième institue de grands officiers

1808. civils de la monarchie : le septième porte création d'un sénat : le huitième détermine le nombre des ministres. Les autres contiennent des dispositions dont les objets sont l'établissement et les attributions d'un conseil d'état, les cortès ou assemblées de la nation, les droits et les devoirs des provinces Espagnoles de l'Amérique et de l'Asie, l'ordre judiciaire, l'administration des finances ; le treizième enfin a pour objet des dispositions générales dont quelques-unes renferment les règlemens que les agens de l'autorité doivent observer dans les circonstances où les citoyens peuvent ou doivent être privés de leur liberté.

DÉPART DU ROI JOSEPH POUR LA CAPITALE DE L'ESPAGNE. JUILLET.

Cet acte important et mémorable ayant été solennellement juré par tous les membres de la Junte en présence du roi Joseph, ce monarque dont l'éloignement de sa capitale ne pouvoit plus être retardé, partit sous les auspices les plus heureux qu'il pût désirer. Jamais souverain n'avoit eu, en entrant pour la première fois dans ses états, un si auguste cortège, car tout ce que l'Espagne renfermoit de personnages illustres, ou le précédèrent ou le suivirent, et jusqu'à Madrid, son voyage ne fut qu'un triomphe non interrompu, une suite d'acclamations et de vœux, tels qu'aucun prince n'en entendit jamais au retour des plus glorieuses expéditions. Hélas ! le prince ne changea point ; pourquoi les peuples changèrent-ils si tôt ? pourquoi les cris de révolte recommencèrent-ils à se faire entendre presqu'aussitôt que les témoignages de la

soumission et de l'amour se furent manifestés ? Qui eût prévu que la même capitale qui recevoit dans ses murs son nouveau roi, avec les plus vives démonstrations de l'enthousiasme, seroit assiégée quelques mois après, pour l'avoir forcé de fuir de son palais, et de chercher sa sûreté sur les bords de l'Ebre ? Mais n'anticipons point le récit de ces tristes évènemens, et reportons nos regards sur l'empereur Napoléon que nous avons laissé au château de Marrac. Lorsqu'il eut appris que le roi d'Espagne avoit fait son entrée dans la ville de Madrid, il partit satisfait de ce qu'il venoit de faire pour la nation espagnole : mais avant de se rendre dans sa capitale, il prit la résolution de visiter les départemens méridionaux de l'empire, pour prendre par lui-même connoissance de leurs besoins, et rendre sur les lieux mêmes, les décrets qu'il auroit jugé nécessaires à leur prospérité. Pau, Tarbes, Auch, Toulouse, Montauban, Agen, Bordeaux, Saintes, Rochefort, La Rochelle, Niort, Napoléonville, Nantes, etc. se souviendront long-temps de ce retour de l'Empereur, à cause des bienfaits qu'il répandit sur elles, et des mesures qu'il ordonna pour leur bonheur. Nous ne devons point passer sous silence deux décrets qui entre plusieurs autres ont pour objet la prospérité du département des Landes, l'un en ordonnant la construction d'un canal, et l'autre la plantation des immenses dunes dont ce département a emprunté son nom. Un troisième, relatif au bien général de l'em-

1808.

RETOUR DE L'EMPEREUR DANS SA CAPITALE.



1808. pire, ordonne l'ouverture d'une route de Paris à Madrid, par Pau, Oléron et Saragosse. Ainsi, cette expression, *il n'y a plus de Pyrénées*, acquéroit un nouveau degré de vérité. Nous ne finirions pas si nous rapportions ici tous les décrets rendus en faveur des villes que nous avons nommées, décrets dont le but est d'autant plus sage, et l'exécution d'autant plus avantageuse à ces cités, qu'ils sont fondés sur une parfaite connoissance de leurs besoins.

C'étoit pendant son retour dans sa capitale que l'Empereur, voyant tout par ses yeux, animoit tout de sa présence, et faisoit plus en quelques jours pour des villes, pour des provinces entières, que les monarques ses prédécesseurs n'en faisoient en plusieurs années. Pendant son séjour au château de Marrac et lorsqu'il étoit occupé des plus grands intérêts, ce prince infatigable ne laissoit point de se livrer aux détails de l'administration, comme à la veille d'une bataille il avoit signé la nomination d'un simple juge ou d'un sous-préfet. En effet, ses regards se portent de-là sur la maison impériale d'Écouen, et il nomme les demoiselles qui doivent y recevoir une éducation convenable à leur sexe; il jette les yeux sur les lycées et sur les séminaires, et il en facilite l'entrée aux enfants de familles peu aisées, en fondant un grand nombre de bourses et de demi-bourses : le commerce est aussi l'objet de son attention; et la banque de France acquiert la faculté d'en augmenter l'activité et d'en faciliter les utiles opé-

rations, par l'établissement de plusieurs comptoirs de sa dépendance, chargés d'escompter les effets des particuliers dans les villes où il est l'occupation de la plus grande partie de leurs habitans. 1808.

L'EMPEREUR DONNE AUDIENCE A L'AMBASSADEUR DU ROI DE PERSE.

En prenant les mesures relatives aux intérêts de ses sujets, l'Empereur n'abandonnoit point ceux de sa politique. Ses pensées, toujours arrêtées sur l'Espagne, se portoient aussi sur l'Autriche, l'Angleterre, et même jusqu'aux extrémités de l'Asie dont l'un des plus puissans rois lui avoit envoyé un ambassadeur. En formant une sorte d'alliance avec le roi de Perse, il espéroit l'engager à se déclarer contre l'ambition de l'Angleterre. Ce fut dans ce dessein qu'il donna une audience solennelle à Asker-kan, envoyé de ce monarque, lequel lui remit en signe d'amitié et d'estime de la part de son maître, le sabre de Tamerlan et celui de Thamas Kouli-kan. De vastes desseins se formoient alors contre la puissance anglaise dans ce vaste génie: mais les évènements survenus en Espagne le forcèrent d'en remettre l'exécution à un autre temps.

MOUVEMENS INSURECTIONNELS, EN ESPAGNE. MAI, JUIN, JUILLET ET AOÛT.

Dès la fin du mois de mai, des mouvemens insurectionnels avoient commencé d'éclater dans plusieurs provinces de l'Espagne. La religion avoit été appelée au secours de la rebellion. A Saragosse, à Valladolid, à Valence, à Séville, les moines avoient proclamé des miracles opérés par les statues de la Vierge. Ces mouvemens s'étoient communiqués en même temps par les machinations anglaises et par les impostures mona-

1808. cales, dans les provinces de Navarre, d'Arragon, en Estramadure, dans les deux Castilles, dans les provinces des Asturies, de Léon et de Galice, après avoir pris naissance dans le royaume de Valence. Les Français, même ceux qui y étoient établis depuis long-temps, leurs partisans, et jusqu'aux gouverneurs et autres Espagnols, amis de l'ordre et de l'humanité, furent victimes de la fureur des hordes féroces qui s'insurgeoient de toutes parts. On vit même des ministres d'une religion qui fait de la charité la première des vertus, encourager les meurtriers et prêcher l'assassinat. Heureusement pour le peuple espagnol lui-même, l'armée française étoit assez forte pour réprimer cette insurrection. Bientôt un grand nombre de ses divisions se portent dans les provinces soulevées. La Navarre, le Guipuscoa et la Biscaye sont d'abord soumises par le maréchal Bessières; le général Duhesme rétablit et maintient la tranquillité en Catalogne; le maréchal Moncey obtient plusieurs avantages importans dans le royaume de Valence; le général Dupont dans plusieurs occasions défait les insurgés de l'Andalousie; le maréchal Bessière ajoute à ses premiers succès une éclatante victoire à Médina Del-Rio-Secco sur une armée de trente-cinq mille hommes, composée en plus grande partie des troupes de lignes de la Galice et de l'Andalousie. Les officiers et les commissaires anglais qui se trouvèrent dans cette armée furent les témoins de son im-

puissance à lutter contre les Français. A ces succès, il faut ajouter le blocus et ensuite le siége de l'importante ville de Saragosse, où se distinguèrent les divisions commandées par les généraux Le Fêvre et Verdier. 1808.

DÉFAITE DU GÉNÉRAL DUPONT PAR LES INSURGÉS. LE ROI JOSEPH SORT DE MADRID ET SE RETIRE SUR L'EBRE. 1er AOUT.

L'arrivée du roi Joseph à Madrid, dans ces circonstances où l'insurrection étoit expirante, alloit achever l'entiere soumission des provinces qu'elle avoit parcourues, lorsque le général Dupont, après avoir perdu sa communication avec Madrid, et s'être séparé des deux tiers de ses forces, commit l'imprudence de se mesurer avec un ennemi supérieur en nombre, malgré le désavantage de la position qu'il avoit choisie.

L'audace que cette victoire inspira aux insurgés, les nombreux débarquemens des Anglais qui menaçoient la Galice, et la chaleur de la saison, incommode à des troupes qui n'y étoient pas accoutumées, obligèrent le roi Joseph à sortir de Madrid, pour concentrer ses forces éparses, et les mettre en quartier de rafraichissemens sur les bords de l'Ebre où de nombreux renforts devoient les venir joindre pour commencer une nouvelle campagne.

Cette situation allarmante des affaires d'Espagne exigeoit de grandes et de promptes mesures. Le moindre délai pouvoit conduire sur les bords de l'Ebre les armées anglaises devenues maîtresses du Portugal que le duc d'Abrantès avoit évacué en vertu d'une convention faite à Cintra, après la bataille de Vimeyra,

CONVENTION EN VERTU DE LAQUELLE LE DUC D'ABRANTÈS ÉVACUE LE PORTUGAL.

1808. où avec dix mille hommes seulement il avoit soutenu contre trente mille Anglais la gloire du nom Français. Cette convention par laquelle il devoit être conduit sur les vaisseaux britanniques avec toute son armée, dans les ports de France, couvrit de honte les généraux ennemis encore plus qu'une défaite, et le général français fut loué de s'être tiré avec tant de prudence d'une position dont le péril augmentoit de jour en jour. Ce triomphe du marquis de Wellesley, si toutefois c'étoit un triomphe, que d'avoir accordé à son ennemi tout ce qu'il avoit demandé, ne devoit pas être de longue durée; mais il pouvoit au moins pour le moment donner aux Espagnols un courage capable de braver les troupes qui étoient sous les ordres du roi Joseph.

MARCHE VERS L'ESPAGNE DE PLUSIEURS CORPS DE LA GRANDE ARMÉE.

L'Empereur aussi habile à saisir toute l'étendue d'un danger qu'à le prévenir, jugea que la conquête de l'Espagne devoit être désormais le but de ses armemens, parce que l'Espagne étoit insurgée, et que cette insurrection alloit être bientôt soutenue par les forces de l'Angleterre, qui chaque jour s'augmentoient par de nouveaux débarquemens, soit sur les côtes de la Galice, soit dans les ports de la Biscaye. En conséquence, il ordonna à plusieurs corps de la grande armée de quitter leurs cantonnemens d'Allemagne pour se rendre sur les bords de l'Ebre. En faisant passer ainsi ses vieux soldats du nord au midi, il les remplaçoit par une nombreuse jeunesse que la conscription appeloit

appeloit sous les drapeaux. Nous ne décrirons point 1808.
les fêtes par lesquelles ces illustres vétérans furent accueillis dans toutes les villes qu'ils eurent à traverser depuis les bords du Rhin jusqu'aux Pyrénées. En voyant celles dont ils furent les objets dans la capitale de l'empire, nous pûmes prévoir que bientôt ils ajouteroient de nouveaux lauriers à ceux qui alors ombrageoient leurs fronts.

DÉPART DE L'EMPEREUR POUR ERFURTH OÙ SE RENDENT L'EMPEREUR DE RUSSIE ET PLUSIEURS AUTRES SOUVERAINS

Pendant que ces guerriers traversoient la France, comme en triomphe, pour se rendre sur les rives de l'Èbre, l'Empereur partoit pour le rendez-vous qu'il avoit donné à l'Empereur de Russie dans la ville d'Erfurth. Jamais ville n'avoit vu rassemblés dans ses murs un si grand nombre de princes et d'autres personnages éminens. Les rois de Saxe, de Bavière, de Wurtemberg, de Westphalie, le prince Primat et autres membres des plus distingués de la confédération du Rhin, s'empressèrent de se rendre auprès des deux monarques régulateurs des destinées de l'Europe. Sans chercher à pénétrer ce qui se passa dans cette auguste réunion de têtes couronnées, nous sommes fondés à croire que le seul but de Napoléon en la formant, étoit la paix du continent et le maintien de la bonne harmonie entre tous les membres de la confédération. D'autres évènemens qui survinrent quelques mois après, surtout l'alliance des deux Empereurs contre l'Autriche peuvent nous faire penser que déjà l'Empereur des Français prévoyant que cette puissance

1808. chercheroit à profiter de la guerre d'Espagne, pour en commencer une nouvelle contre la France ou contre ses alliés, vouloit s'assurer de l'intervention de la Russie, et engager les princes ses confédérés à se tenir prêts à tout évènement. Peut-être aussi les moyens les plus efficaces d'amener l'Angleterre à des dispositions pacifiques furent-ils l'objet des délibérations des deux Empereurs. On n'en sauroit douter en lisant le discours de Napoléon au corps législatif, discours où l'on remarque ces paroles : « l'Empereur de » Russie et moi, nous nous sommes vus à Erfurth. » Notre première pensée a été une pensée de paix. » Nous avons même résolu de faire quelques sacrifices » pour faire jouir, s'il se peut, les cent millions » d'hommes que nous représentons, de tous les bien- » faits du commerce maritime. Nous sommes d'accord » et invariablement unis pour la paix comme pour » la guerre. »

Assuré des bonnes dispositions de l'Empereur de Russie à l'égard de la France, du zèle des princes de la confédération pour la cause commune, et même tranquillisé sur les intentions de la cour de Vienne par les protestations du général de Vincent, son envoyé à Erfurth, Napoléon part pour l'Espagne : mais avant d'aller se mettre à la tête de son armée, tout en méditant sur les moyens qui doivent la conduire à la victoire, il n'oublie point l'exécution du vaste plan qu'il a conçu pour la réforme totale de la jurisprudence de

1808.

son Empire. Un code d'instruction criminelle, long-temps discuté dans son conseil d'état, et revêtu de son approbation, doit être soumis à la sanction du corps législatif. Ce code dicté par la justice et l'humanité, qui doit servir de flambeau aux ministres des loix, de sauve-garde à l'innocent, et peut même donner au coupable quelques lueurs d'espérance par l'impartialité des formes qu'il prescrit, doit être le précurseur d'un autre, où tous les délits clairement et scrupuleusement définis, seront punis d'une manière proportionnée au tort qu'ils font à la société civile.

COMMENCEMENT DE LA GUERRE D'ESPAGNE. DÉFAITE DE L'ARMÉE DE GALICE À BILBAO, ET DE CELLE D'ESTRAMADURE À BURGOS.

Au moment où nous parlons, l'Empereur est arrivé à son quartier-général de Vittoria. Bientôt toutes les troupes rassemblées dans les environs de cette place se mettent en mouvement sous les ordres de plusieurs maréchaux, et les succès commencent. Le duc de Conégliano met en déroute les bandes Espagnoles à Lérin : celui d'Elchingen les bat à Logrogno et passe l'Èbre. Le duc de Dantzick culbute près de Bilbao et à Guénez l'armée de Galice forte de trente mille hommes, toutes les colonnes de l'armée marchent, pour ainsi dire, de front, et volent de victoires en victoires. Bientôt une nouvelle armée accourue de l'Estramadure et non moins forte que la première, s'avance contre les Français, dans le voisinage de Burgos. Malgré le nombre et la fureur des soldats qui la composent, elle est mise en déroute par les savantes dispositions du duc de Dalmatie, et par l'intrépidité



1808. du duc d'Istrie, commandant de la cavalerie.

VICTOIRE D'ESPINOSA REMPORTÉE PAR LES FRANÇAIS.

Cependant cette armée de Galice, qui a pris la fuite devant le corps d'armée du duc de Dantzick, et que le duc de Bellune poursuivoit, se grossit dans sa déroute de nouveaux soldats vomis par la Galice, les Asturies et la nouvelle Castille, et des corps sous les ordres des généraux la Romana et Black. Informé de ses mouvemens, l'Empereur part de Burgos où il avoit placé son quartier-général, après la défaite de l'armée d'Estramadure, et s'avance pour manœuvrer sur ses derrières. Trois corps d'armée aux ordres des ducs de Bellune, de Dalmatie et de Dantzick, en viennent aux mains avec ce ramas de fanatiques exaltés par les moines, près la ville d'Espinosa. Quarante-cinq mille hommes qui le composent, soutiennent à peine le premier choc des Français; et dans un clin-d'œil cette armée sans discipline et sans expérience, achève ses destins. Tout ce qui n'est pas tué ou fait prisonnier cherche son salut dans une fuite précipitée à travers les montagnes.

Par cette importante victoire l'armée française devint maîtresse de la côte de Bilbao et de Saint-Ander où le duc de Dalmatie fit son entrée, des provinces de la Montana, de Bilbao, de Soria, de Valladolid et de Placencia, dont l'évêque mérita par ses vertus apostoliques les éloges de l'Empereur. Les villes d'Aranda et de Reynosa ouvrent leurs portes au duc d'Istrie, et toute la plaine de Castille se couvre d'une nombreuse

cavalerie dont quelques partis s'avancent jusqu'auprès de Madrid. Le duc de Dalmatie poursuivant ses succès et ne donnant aucun relâche aux débris fugitifs de l'armée vaincue, pénètre dans les Asturies, avec l'intention de s'avancer jusques dans le royaume de Léon, et delà dans la province de Galice. Pendant que les corps-d'armée de l'Espagne occidentale se signaloient par la défaite des insurgés, le général Gouvion-Saint-Cyr entreprenoit à la tête du septième le siège de l'importante place de Roses, en Catalogne, défendue par une nombreuse garnison, et qui par son voisinage de la mer, pouvoit recevoir des Anglais d'abondantes munitions de guerre et de bouche. 1808.

VICTOIRE DE TUDÉLA, REMPORTÉE PAR LE DUC DE MONTEBELLO SUR L'ARMÉE D'ANDALOUSIE, LE 23 NOVEMBRE.

La défaite des armées d'Estramadure et de Galice n'avoit point découragé les insurgés des autres provinces Epagnoles. Selon le plan des chefs de l'insurrection qui formoient une junte centrale dans la ville de Madrid, trois grandes armées devoient d'abord marcher contre les Français : les deux premières, savoir celle de Galice et de l'Estramadure venoient d'être détruites, et leurs débris toujours fugitifs et toujours poursuivis étoient incapables d'opposer quelque résistance aux corps détachés pour les combattre. Restoit une troisième armée qui devoit former la droite, en appuyant sa gauche sur l'armée d'Estramadure. La province d'Andalousie, et les royaumes de Valence, d'Arragon et de la nouvelle Castille avoient concouru à la former. Forte de soixante-dix à quatre-

1808. vingt mille combattans, et commandée par les généraux Castanos, Pénas et Palafox, elle se porte sur l'Ebre, et prend position à Tudéla, Calahorra, et sur les frontières de l'Arragon. Trois maréchaux manœuvrent pour l'arrêter dans sa marche, et pour lui faire subir la destinée des deux autres au secours desquelles elle étoit venue trop tard. Pendant que les ducs de Bellune et d'Elchingen se portent sur ses derrières, le duc de Montebello l'attaque près de Tudéla. Dès le premier choc la victoire est décidée. De toutes parts l'artillerie française porte l'épouvante et la mort, et nul de ces régimens de milice ne résiste aux bayonnettes de nos vieux bataillons. Six mille Français seulement ont été engagés; ils ont suffi pour vaincre et détruire cette dernière ressource de l'insurrection, cette armée d'Andalousie animée de tout l'orgueil, de toute la haine, et même de tout le courage qu'inspire l'esprit de révolution exalté par le fanatisme. Peu de sang fut répandu du côté des Français pour le prix de cette victoire : mais ils eurent à regretter le général Lagrange, officier d'un grand mérite et d'une brillante valeur.

BATAILLE DE TUDÉLA.

Pour ne pas donner le temps à quelques corps vaincus et fugitifs de se rallier, et pour leur couper la retraite, les ducs d'Elchingen, de Dantzick et d'Istrie se mettent à leur poursuite. Le premier se porte sur Boria ; le second après quelques marches arrive à Ségovie, et le troisième, que suit le duc de Bellune avec

l'infanterie, disperse l'arrière-garde ennemie fuyant vers l'Andalousie. Cette poursuite simultanée et sans relâche de trois corps-d'armée balaye toutes les routes, même celles qui conduisent en Portugal. Déjà le général La Houssaye se porte sur l'Escurial à plusieurs lieues de Madrid, le général Ruffin marche sur Occana et coupe le chemin aux débris de l'armée qui vient d'être battue à Tudéla, lesquels se dirigeoient de ce côté. 1808.

30 NOVEMBRE, COMBAT DE SOMO-SIERRA.

Cependant une partie de l'armée victorieuse s'est arrêtée au Somo-Sierra. Treize mille hommes se sont retranchés avec plusieurs pièces de canon dans les défilés de cette montagne qui conduisent à Madrid, ne pouvant s'imaginer que les Français veuillent les attaquer dans une si forte position. Ils sont bientôt détrompés. Le duc de Bellune, sans les attaquer de front, fait occuper par ses troupes tout le revers de la montagne. Ils ne savent plus où opposer de la résistance ; et leur déroute entière s'achève par une charge intrépide des chevaux-légers polonais, que commande le brave général Montbrun.

A cette nouvelle l'allarme et la terreur se répandent dans la capitale de l'Espagne. Ses habitans n'en peuvent plus douter, et leur consternation est générale, lorsqu'ils apperçoivent la cavalerie française, commandée par le duc d'Istrie, sur les hauteurs qui les environnent. Une junte militaire qui s'y étoit établie dirigeoit de là la marche des troupes de l'insurrection

1808. et excitoit par de fanatiques et mensongères proclamations la haine de la nation Espagnole contre les Français. Plus de soixante mille hommes en armes ramassés des campagnes et de quelques restes des armées vaincues s'y disposoient à se défendre contre des troupes victorieuses, les plus braves de l'univers, et contre la puissance d'un Empereur accoutumé à vaincre toute espèce de résistance.

A peine le duc d'Istrie est-il arrivé en présence de cette malheureuse ville où la férocité triomphoit et faisoit gémir sous sa honteuse oppression tous les habitans intéressés à la paix, qu'il en fait sommer le gouverneur de lui en livrer les portes. Cette sommation restant sans effet par l'obstination des factieux qui dominent dans la ville, l'Empereur reconnoît les endroits par lesquels il peut faire commencer l'attaque : mais il lui en coute d'en venir aux dernières extrémités, et il se propose d'employer tour à tour la force et la persuasion à l'égard des assiégés. En conséquence, il ordonne au général Maison de s'emparer des faubourgs : ce que cet officier exécute à la tête de plusieurs compagnies de tirailleurs : en même temps, le général Sénarmont, dont l'armée devoit pleurer la perte deux ans après, fait établir plusieurs batteries contre le Retiro qui domine Madrid. Dans cette circonstance, le prince de Neuf-Châtel, major-général de l'armée, envoye une sommation à la junte, qui lui fait attendre sa réponse. Le lendemain, 3 décembre, il en envoye

envoye une seconde avec menace de tirer sur la ville et d'en faire sauter les principaux édifices. Deux députés de la junte se rendent dans sa tente, et lui demandent la journée du 4, pour qu'ils puissent amener les esprits à des dispositions conformes à ses désirs. Sans leur accorder et sans leur refuser leur demande, le prince les conduit à l'Empereur. Le monarque, après avoir fait de vifs reproches au général Morla, l'un des deux envoyés, lui accorde le reste du jour et la nuit pour tout délai, le menaçant lui et ses troupes de le faire passer par les armes, si, à six heures du matin, il ne vient lui apprendre que le peuple se soumet. 1808.

REDDITION DE MADRID A L'EMPEREUR LE 4 DÉCEMBRE.

Cette menace eut son effet. Le lendemain, le général Morla et le gouverneur de la ville se présentèrent à l'heure prescrite chez le prince de Neufchatel, pour lui annoncer la soumission de Madrid. Quatre heures après, le général Belliard prit le commandement de cette capitale; tous les postes en furent remis aux Français, et un pardon général fut proclamé. Les principaux membres de la junte et les troupes de ligne avoient pris la fuite.

DÉCRETS DE L'EMPEREUR RELATIFS AUX INTÉRÊTS DE LA NATION ESPAGNOLE.

L'Empereur, devenu maître de la capitale de l'Espagne, s'occupe d'abord des moyens de rendre agréable aux peuples de cette monarchie la conquête qu'il est venu en faire pour son frère, le roi Joseph, et de leur donner une idée du sage gouvernement qui leur est préparé. Dans cette vue, il rend, dès le lendemain de la prise de Madrid, plusieurs décrets dont l'exécution

1808. doit procurer les plus précieux avantages pour l'avenir aux peuples de l'Espagne. Le tribunal de l'inquisition, qui, depuis son établissement sous le règne de Ferdinand et d'Isabelle, avoit offert au monde tant de scènes sanglantes, est aboli comme attentoire à la souveraineté et à l'autorité civile. Ces nombreux monastères, asiles de l'oisiveté, dont les richesses appauvrissoient l'état, et qui dans cette guerre avoient fourni des milliers de missionnaires aussi cruels qu'ignorans aux bandes insurgées, ces monastères sont réduits au tiers, et les biens en sont livrés aux enchères publiques. Arrachés à la honteuse domination des moines, les peuples le sont aussi à celle des seigneurs, par la suppression des droits féodaux et des justices particulières. Les terres n'auront plus rien à payer qu'au souverain, et le souverain sera le seul grand justicier de ses états. Jusqu'alors, la monarchie Espagnole avoit manqué de cette unité essentielle à tout bon gouvernement. Ses provinces, étrangères, pour ainsi dire, les unes aux autres, étoient hérissées de barrières que l'on ne pouvoit franchir, sans payer des droits plus ou moins élevés. On peut s'imaginer tous les obstacles que cette gothique coutume mettoit aux progrès de l'agriculture et du commerce. L'Empereur supprime toutes ces barrières, et toutes les douanes sont transportées aux frontières.

Ces grandes et utiles mesures pouvoient être repoussées par ceux mêmes dont elles devoient assurer

le bonheur : c'est pourquoi l'Empereur les fit suivre d'une proclamation où, après avoir exposé les motifs qui l'ont porté à abolir à jamais les coutumes et les institutions qui s'opposoient au bien-être de la nation Espagnole, il la menace d'user à son égard du droit de conquête, si ce qu'il vient de faire pour elle restoit sans effet. « Tout ce qui s'opposoit à votre grandeur, je l'ai » détruit, dit-il dans cette proclamation : les entra- » ves qui pesoient sur les peuples, je les ai brisées : » une constitution libérale vous donne, au lieu d'une » monarchie absolue, une monarchie tempérée et » constitutionnelle : il dépend de vous que cette consti- » tution soit encore votre loi. Mais si tous mes efforts » sont inutiles, et si vous ne répondez pas à ma con- » fiance, il ne me restera qu'à vous traiter en pro- » vinces conquises, et à placer mon frère sur un au- » tre trône. Je mettrai alors la couronne d'Espagne sur » ma tête, et je saurai la faire respecter des méchans ; » car Dieu m'a donné la force et la volonté nécessaires » pour surmonter tous les obstacles. » 1808.

ÉTABLISSEMENT DE DÉPÔTS DE MENDICITÉ POUR LA FRANCE.

Dans le même temps que l'Empereur s'occupoit du bonheur à venir des Espagnols, sa sollicitude se portoit sur un objet non moins important pour son empire. Depuis longtemps, la répression de la mendicité en France étoit un problême à la solution duquel de grands ministres et de grands écrivains s'étoient vainement appliqués, soit que les moyens leur manquassent de réaliser leurs plans, soit que ces plans ne fus-

1808. sent que partiels, et conséquemment peu propres à produire l'effet qu'ils désiroient. Le génie de Napoléon avoit jugé qu'une seule et vaste mesure pourroit extirper dans toute l'étendue de l'empire la lèpre antique et toujours renaissante de la mendicité. Cette mesure consistoit dans l'établissement d'un certain nombre de dépôts destinés à recevoir les mendians des deux sexes d'un seul ou de plusieurs départemens. Ce fut à l'époque dont nous parlons, que l'on en commença l'exécution par le premier département de l'empire, et c'est à Villers-Cotteret, que fut établi pour les mendians de ce département, le premier dépôt de mendicité, en vertu d'un décret impérial daté de Madrid.

Après la reddition de cette ville que suivit de près la capitulation de la place de Roses, le duc de Bellune s'étoit porté sur Tolède, ville considérable, qui lui ouvrit ses portes. De Ségovie, le duc de Dantzick avoit marché vers Talaveyra dont il s'étoit emparé, et plusieurs corps de cavalerie s'étoient avancés jusqu'aux frontières de l'Andalousie.

PLUSIEURS CORPS DE L'ARMÉE SE METTENT À LA POURSUITE DES ANGLAIS.

Pendant ce mouvement général des corps de l'armée française, et quand leur marche étoit marquée chaque jour par des succès, que faisoient donc les troupes anglaises? Où étoient-elles? Cependant elles étoient nombreuses, et depuis plusieurs mois elles n'avoient cessé d'être grossies par des débarquemens. Que faisoient-elles? Où étoient elles? Circonspectes

à l'excès, dirons-nous jusqu'à la lâcheté, au lieu de se réunir aux armées espagnoles, elles se tiennent à l'écart, comme spectatrices des évènemens, et paroissent ne vouloir agir que lorsque tout est désespéré pour les insurgés. Arrivées à Salamanque, elles y apprennent la reddition de Madrid; effrayées des manœuvres des ducs de Dalmatie et d'Elchingen, que l'Empereur a chargés de les poursuivre jusqu'à la mer, elles prennent le parti de la retraite : mais cette retraite ne peut s'effectuer sans que la cavalerie française, toujours commandée par le duc d'Istrie, ne leur fasse éprouver de temps en temps des pertes plus ou moins considérables. 1808.

1809. COMBAT DE MANSILLA.

Déjà le quartier-général est établi à Benavente. En son chemin, le duc de Dalmatie défait à Mansilla les restes de l'armée de Galice, et fait son entrée dans le royaume de Léon. D'un autre côté, le général Sébastiani passe le Tage, et aidé du général Valence, disperse les derniers débris de l'armée d'Estramadure. Enfin les troupes sous les ordres du duc de Dalmatie atteignent les Anglais, malgré la promptitude de leur fuite. Le général Merle bat leur arrière-garde à Priéros, près de Villa-Franca. Dans cette action, l'armée française pleure la mort du général Colbert, officier de la plus rare valeur. Sur ces entrefaites, une division espagnole qui se rendoit d'Astorga à Villa-Franca, est dispersée par une division du corps d'armée du duc d'Elchingen. Pour être plus à portée d'envoyer ses

LES ANGLAIS SONT BATTUS A PRIÉROS.



1809. ordres, et pour mieux suivre les succès de ses troupes, l'Empereur prend une position centrale à Valladolid, ville très-peuplée, dont les habitans prêtent serment de fidélité au roi Joseph.

AUTRE DÉFAITE DES ANGLAIS A PIÉTRA-FILLA. 12000 ESPAGNOLS METTENT BAS LES ARMES A ALCAZAR

Après l'échec qu'ils venoient d'éprouver à Priéros, les Anglais n'en éprouvèrent pas un moins considérable à Piétra-Filla, où ils perdirent quinze cents hommes faits prisonniers. Ces défaites successives de l'armée anglaise avoient lieu en même temps que celles des Espagnols. Ce fut alors que le duc de Bellune fit mettre bas les armes à douze mille insurgés, dans les environs d'Alcazar. On admira dans cette glorieuse circonstance une belle manœuvre du général Villate, et les généraux Ruffin et Sénarmont y acquirent un nouveau degré de gloire.

LES ANGLAIS SONT FORCÉS DE SE REMBARQUER A LA COROGNE APRÈS UNE DÉFAITE.

Dans l'embarras de leur retraite, les Anglais se partagent : les uns prennent le chemin de la Corogne ; les autres celui de Vigo. Le duc de Dalmatie passe le Méro sur le pont de Burgo, et bientôt il voit une division d'Anglais rangée en bataille à une demi-lieue en avant de la Corogne. Une seule division de l'armée française les attaque et les chasse de leurs positions dans un combat où ils perdent un grand nombre de soldats. Heureusement pour eux, la nuit survient et favorise leur rembarquement, si toutefois c'est un bonheur pour eux de rentrer dans leurs vaisseaux après avoir perdu trois régimens, leur général en chef Moore et plusieurs autres de leurs officiers supé-

rieurs. La conquête et la soumission du royaume de Léon, de la province de Zamora et de toute la Galice sont le résultat de cet important succès. Après la prise de la Corogne, le duc de Dalmatie marche sur le Ferrol qu'il investit. Ses menaces intimident la junte, et il se rend maître de cette place par capitulation, ainsi que de plusieurs vaisseaux de guerre qui se trouvent dans le port. Sans perdre de temps il marche sur Oporto. Le général Franceschi avoit fait son entrée à Vigo. Le duc d'Elchingen s'étoit emparé de Lugo, et le duc de Bellune étoit arrivé sur le Tage. Dans sa marche, ce maréchal avoit rencontré un corps considérable d'insurgés, au nombre d'environ douze mille hommes ou échappés à la bataille de Tudéla ou rassemblés de divers endroits. Par une manœuvre savante du général Villate, et par les sages dispositions des généraux Ruffin et Sénarmont, cette armée met bas les armes et se rend prisonnière. Après ce succès dont nous avons parlé plus haut, le général vainqueur se porte sur Badajoz, et rétablit la tranquillité dans toute la basse Estramadure. 1809.

SUCCÈS DU 7e CORPS D'ARMÉE EN CATALOGNE

Pendant que les corps-d'armée envoyés dans le midi et à l'occident se couvroient de gloire, le général Gouvion-Saint-Cyr, après la reddition de la ville de Roses, mettoit en déroute une armée espagnole, commandée par les généraux Réding et Vivès, et s'emparoit de Tarragonne. Le septième corps qu'il commandoit, grossi par la division du général Duhesme,



1809. s'étoit déjà rendu maître de Barcelonne. Les régimens italiens qui en faisoient partie ne se montrèrent pas moins disciplinés et aguerris que les Français avec lesquels ils combattirent. Ainsi la Catalogne rentroit dans le devoir, et retrouvoit la paix.

FÉVRIER. SIÈGE ET REDDITION DE SARRAGOSSE.

L'Arragon, moins heureux par la résistance de Sarragosse, sa ville capitale, dont le héros de Tudéla, le maréchal duc de Montebello commandoit le siège, alloit aussi recouvrer la tranquillité par la prise de cette place. Tout ce que le fanatisme peut inspirer de courage et d'obstination, parut dans la défense de sa garnison et dans la résistance de ses habitans. Des moines y faisoient les fonctions de généraux et de capitaines, et pour que le siège n'en ressemblât à nul autre, les Français y employèrent plus de mineurs que de soldats, et ce ne fut qu'après la ruine du plus grand nombre de ses édifices, qu'elle se rendit à discrétion.

Depuis quelque temps l'Empereur étoit de retour dans la capitale de l'Empire. La reddition de Madrid et des motifs plus importans encore l'avoient déterminé à s'éloigner de l'Espagne où sa présence étoit devenu moins nécessaire que dans le centre de ses états. Plusieurs déclarations de la plus haute importance y signalent sa présence. Bientôt l'érection de la Toscane en grand-duché en faveur de la princesse Elisa, sa sœur, l'élévation du prince Murat grand-duc de Berg et de Clèves au trône des deux Siciles, et la cession de

ces

ces deux états au prince Napoléon-Louis, fils aîné du roi de Hollande, deviennent le sujet des félicitations du sénat. 1809.

A ces dispositions succèdent plusieurs décrets d'une moindre importance. Des Français s'étoient mis au service des puissances étrangères, dont quelques-unes étoient ennemies de la France; militaires, ils doivent rentrer dans leur patrie sous peine de mort; employés civils, ils doivent obéir au premier appel qui leur est fait : une école militaire spéciale de cavalerie, où six cents élèves seront formés à toutes les évolutions de de cette arme, est établie dans le château de Saint-Germain en Laye : enfin, dans le nombre des statuts constitutionels du nouveau grand-duché de Toscanne, les amateurs de la littérature italienne, et tous les Italiens, lisent avec une vive reconnoissance celui qui accorde une magnifique récompense à l'auteur dont l'ouvrage aura le plus contribué au maintien de la langue italienne dans toute sa pureté.

PRÉPARATIFS ET PREMIÈRES HOSTILITÉS DE L'AUTRICHE.

Cependant des bruits de guerre retentissent dans toutes les provinces de la monarchie autrichienne. Les troupes de ligne s'y rassemblent; une nouvelle milice nationale, que l'on nomme *landwehr*, est appelée sous les drapeaux du prince Charles. Des proclamations injurieuses à la France, et dont le but est de soulever contre elle tous les peuples de l'Allemagne, sont répandues avec profusion, dans tous les états de la confédération du Rhin. L'Autriche, profitant de la

1809. guerre d'Espagne, arme tous ses sujets; et de son armée de ligne et de ses milices, elle se compose une grande armée divisée en neuf corps, avec lesquels elle se propose de dissoudre la confédération rhénane, et peut-être d'entamer les frontières de la France. Ce n'est rien moins qu'une croisade dont partout ses émissaires soufflent le feu.

L'Empereur étoit instruit de ces téméraires projets. D'abord, pour les dissiper, il avoit eu recours à l'intervention de la Russie, et n'avoit point regardé comme au-dessous de sa dignité d'admettre l'Autriche dans une triple alliance. Mais le génie de l'Angleterre et les intrigues de quelques hommes puissans de la cour de Vienne, avoient repoussé ses pacifiques intentions. Il conservoit néanmoins quelque espoir de détourner des états de ses alliés l'orage qui les menaçoit, lorsqu'il apprit que l'archiduc Charles venoit de se porter en Bavière, à la suite d'une proclamation hostile; que le roi de ce pays avoit abandonné Munich, sa capitale, et que l'armée bavaroise battoit en retraite devant l'armée autrichienne, qui, après avoir passé l'Inn s'avançoit sur l'Iser, et investissoit la ville de Passau.

DÉPART DE L'EMPEREUR POUR L'ALLEMAGNE. COMMENCEMENS DE LA CAMPAGNE. PREMIERS SUCCÈS DES FRANÇAIS.

L'Empereur, qui s'étoit tenu prêt à tout évènement, et qui, sans avoir tiré de ses armées d'Espagne d'autres corps que ceux de sa garde, pouvoit opposer à l'Autriche des forces égales, part de sa capitale pour l'Allemagne à l'instant même où il reçoit la nouvelle

de ces premières hostilités. Il arrive ; tout s'ébranle : les soldats de la confédération accourent de toutes parts sous ses drapeaux : tous les corps de son armée s'avancent simultanément, mais en diverses directions, contre l'ennemi commun dont la résistance se multiplie d'abord en raison de ses attaques ; mais bientôt il est réduit lui-même à une honteuse défensive. Avant d'obtenir cet heureux résultat, les soldats de l'Empereur s'étoient signalés par des exploits aussi rapides qu'éclatans. 1809.

Le général Oudinot a préludé à cette campagne, qui doit être si glorieuse pour les armes de l'Empereur, par la défaite de plusieurs milliers d'Autrichiens à Pfaffenhofen, où le duc de Rivoli arrive le lendemain; le duc d'Auerstaedt se porte de Ratisbonne sur Neustadt et s'approche d'Ingolstadt, place forte; pendant sa marche l'ennemi s'avance sur la première de ces trois villes. La division Saint-Hilaire, qui forme l'aîle droite française, le rencontre à Peissing, et lui enlève toutes ses positions. Le général Morand, qui commande l'aîle gauche, entame une autre de ses divisions dont le duc de Dantzick, à la tête d'un corps de Bavarois, achève la déroute. Ce maréchal fait ce même jour sa jonction avec le duc d'Auerstaedt.

VICTOIRE D'ABENSBERG, PRISE DE LANDSHUT, BATAILLE DE RATISBONNE.

Tout se préparoit pour une bataille. Deux corps autrichiens dont l'un étoit commandé par l'archiduc Louis, et l'autre par le général Hiller, et qui s'élevoient à 60000 hommes, marchoient à peu de distance l'un



1809. de l'autre. L'Empereur s'avance à leur rencontre jusqu'à Abensberg. Les divisions des généraux Gudin et Morand forment sa gauche, sous les ordres du duc de Montebello : mais il veut combattre à la tête des guerriers de la Bavière et du Wurtemberg. Placé au centre de leurs officiers qu'il a fait réunir en cercle, il les anime au combat par un discours énergique. Le général de Wrède, à la tête des Bavarois, commence l'attaque. Il est vivement soutenu par le général Vandamme, qui commande les Wurtembergeois. Cependant le duc de Dantzick s'avance avec le prince royal de Bavière et le général Deroy sur la grande route d'Abensberg à Landshut, et le duc de Montebello force par un mouvement rapide l'aîle gauche de l'ennemi. En moins d'une heure et demie, cette armée, vaincue par de savantes manœuvres, cherche son salut dans la retraite, abandonnant au vainqueur plusieurs drapeaux et pièces de canons, et dix-huit mille prisonniers.

L'empereur poursuit sa victoire et marche sur Landshut. Le duc d'Istrie, commandant de la cavalerie, disperse celle de l'ennemi. Mais un pont embrasé empêche un instant nos colonnes de pénétrer dans la ville. Le général Lauriston dispose l'artillerie qu'il commande, pour en protéger le passage. Surprenante intrépidité ! les grenadiers du dix-septième régiment passent au pas de charge à travers l'incendie, et frayent un chemin à toute l'infanterie qui marchant derrière eux s'empare de Landshut.

Cependant l'archiduc Charles étoit entré dans la ville de Ratisbonne, à la tête d'une armée de cent-dix mille hommes, divisée en quatre corps. A cette nouvelle, l'Empereur part de Landshut avec les corps des ducs de Montebello, de Dantzick, d'Auerstaedt et de Rivoli, avec les cuirassiers des généraux Nansouti, Saint-Sulpice, et la division Wurtembergeoise. A deux heures après midi, il rencontre à Eckmühl l'armée de l'archiduc. Le duc de Montebello en déborde aussitôt l'aîle gauche : dans le même temps débouchent les corps des ducs d'Auerstaedt et de Dantzick et la cavalerie légère aux ordres du brave général Montbrun. Ces attaques simultanées livrées sur tous les points de l'armée de l'archiduc, la chassent de toutes ses positions. Envain une nombreuse cavalerie s'avance pour protéger la retraite de l'infanterie en déroute : elle est repoussée par nos cuirassiers ; et le prince Charles lui-même ne doit son salut qu'à la vîtesse de son cheval. Cette glorieuse journée ne coute la vie qu'à un petit nombre des braves de l'armée française ; mais elle enlève à l'ennemi un grand nombre de guerriers dont vingt mille sont faits prisonniers.

1809.

BATAILLE D'ECKMÜHL,

Le lendemain l'armée victorieuse s'avance sur la ville de Ratisbonne dont une nombreuse cavalerie défend les approches, et six régimens gardent l'enceinte. Une nouvelle bataille devient donc nécessaire. Elle est moins disputée que celle d'Eckmühl : la cavalerie ennemie est repoussée, la ville bombardée pendant

1809. quelques heures, est prise d'assaut par le duc de Montebello, et les six régimens qui la défendoient sont faits prisonniers

L'EMPEREUR EST BLESSÉ.

Ce fut dans ce dernier combat, qu'une blessure que l'Empereur reçut au talon, comme Achille, répandit l'allarme dans toute l'armée. Elle fut bientôt rassurée, lorsqu'elle vit ce monarque remonter à cheval, à peine pansé de cette blessure. Les Bavarois et les Wurtembergeois qui l'entouroient, donnèrent par leurs acclamations le premier signal de cet acte de courage.

Des troupes qui avoient fait éclater une si grande bravoure dans les combats qui avoient été livrés depuis le commencement de la campagne, méritoient les récompenses de l'honneur : aussi, dès son entrée dans la ville de Ratisbonne, l'Empereur, en passant la revue des corps qui avoient combattus sous ses ordres, accorda-t-il d'honorables distinctions au soldat et à l'officier qui avoit fait preuve d'une plus grande valeur. Infaillible moyen d'éxciter l'émulation parmi les troupes, que de ne pas prodiguer les récompenses, celles surtout qui sont fondées sur le sentiment de l'honneur ! Mais à ces prix accordés à deux guerriers sur quatre-vingt mille, succède une proclamation trop glorieuse pour l'armée entière, pour que nous n'en rapportions pas les expressions qui font connoître avec une admirable précision le résultat des combats précédens. « Soldats, dit l'Empereur, vous avez justifié mon attente : vous avez suppléé au nombre par

votre bravoure..... en peu de jours, nous avons triomphé dans les trois batailles de Tann, d'Abensberg et d'Eckmühl, et dans les combats de Peissing, de Landshut et de Ratisbonne. Cent pièces de canon, quarante drapeaux, cinquante mille prisonniers, trois équipages attelés, trois mille voitures aussi attelées portant les bagages, toutes les caisses des régimens, voilà le résultat de la rapidité de vos marches et de votre courage. » 1809.

Pendant que ces évènemens se passoient à Eckmühl et à Ratisbonne, le duc d'Istrie poursuivoit en se portant sur l'Inn, les corps de l'archiduc Louis et du général Hiller, battus à Abensberg. Heureusement pour ces débris, un corps de réserve vient les soutenir à Neumark : ils reprennent l'offensive, mais leurs efforts échouent contre la constance inébranlable des Bavarois, commandés par le général Wrède. Dans le même temps, le corps du duc de Rivoli, qui n'avoit pu arriver à temps à Ratisbonne, se portoit sur Straubing et sur Passau, passoit l'Inn, s'emparoit de Scharding. Tous les corps-d'armée imitoient le vol des aigles représentés sur leurs drapeaux.

MARCHE DES FRANÇAIS SUR LA VILLE DE VIENNE.

Devenu maître de Ratisbonne, l'Empereur ordonne au duc de Montebello de marcher sur Mulhdorf: le duc d'Auerstaedt passe le Danube et se met à la poursuite de l'archiduc Charles qui s'enfuit en Bohême avec les restes de son armée, mais il n'a garde de s'engager dans les défilés de ce royaume, et il préfère



1809. de descendre par la rive gauche du fleuve : le duc de Dantzick se met à la poursuite du corps de Jellachich qui vient d'évacuer Munich, entre dans le Tyrol insurgé, et s'empare de Saltzbourg, après que son avant-garde, commandée par le général Bavarois de Wrède, a eu vaincu la division fugitive du même Jellachich. Les ducs d'Istrie et de Montebello précèdent le reste de l'armée qui passe l'Inn à Bourghausen. Braunau, place importante, dont les fortifications avoient été détruites par une imprévoyance inexcusable, tombe en son pouvoir; delà la cavalerie du duc d'Istrie, l'avant-garde du duc de Montebello, et le corps du général Oudinot entrent à Welz.

TRAIT DE BRAVOURE DE LA DIVISION CLAPARÈDE. A EBERSBERG.

Le duc de Rivoli, de Scharding marche sur Lintz dont il se rend maître. Trente-cinq mille hommes, débris des corps sous les ordres de l'archiduc Louis et du général Hiller, effrayés de la rapidité de sa marche, se retirent avec précipitation vers Ebersberg pour y passer la Traun. Les corps du duc d'Istrie et du général Oudinot se réunissent à celui du duc de Rivoli pour leur livrer bataille. La division du général Claparède formoit l'avant garde. Déja elle avoit passé le pont d'Ebersberg et rencontré l'ennemi qui avoit pris une forte position au delà de cette ville, lorsque tout à coup un incendie qui se déclare et se communique à une partie du pont, empêche le gros de l'armée de la suivre et de la soutenir. Dans une circonstance si périlleuse, cette intrépide division, composée des

tirailleurs du Pô, des chasseurs corses et d'une partie des grenadiers d'Oudinot, au nombre de sept mille, soutient les attaques réitérées d'une armée six fois plus nombreuse, et donne le temps aux généraux Legrand et Durosnel de venir à son secours. 1809.

PRISE DE LA VILLE DE VIENNE.

Vaincu à l'instant même où il croyoit la victoire assurée, l'archiduc Louis se retire à Enns dont il brule le pont. Le duc de Montebello passe cette rivière et arrive à Molk, et bientôt à Saint-Polten : le duc de Rivoli est à Amstetten, et le corps du duc d'Auerstaedt à Lintz. Ainsi, quatre corps-d'armées se portent en échelons sur la capitale de la monarchie autrichienne. Le corps du duc de Montebello paroît le premier devant les portes de Vienne. L'archiduc Maximilien, chargé du commandement de cette ville dépourvue de fortifications et défendue seulement par un bras du Danube, se dispose à la résistance, contre les règles de la prudence et les loix de la guerre. L'empereur ordonne un bombardement dont l'archiduc est effrayé : il passe le fleuve ; la garnison capitule, et une députation composée des personnages les plus distingués de la ville vient au château de Schœnbrun implorer sa clémence. Ce monarque s'occupe aussitôt de réparer les malheurs causés par cette résistance intempestive, et bientôt Vienne oublie qu'elle a supporté un siège et un bombardement.

Si les victoires remportées au commencement de cette rapide campagne, avoient été le résultat des

1809. efforts de plusieurs corps-d'armée réunis, la prise de Vienne ne fut, pour ainsi dire, qu'une affaire d'avant-garde. Le duc de Dantzick, après avoir repoussé et dispersé le corps du général Jellachich, étoit encore occupé dans le Tyrol à poursuivre les bandes du marquis de Chasteller, qui s'enfuyoit dans les montagnes de la Carinthie; et le duc d'Auerstaedt, qui avoit poursuivi l'archiduc Charles jusque vers les montagnes de la Bohème, suivoit lentement la rive gauche du Danube, attendant que le prince de Ponte-Corvo, qui, avec les Saxons, s'avançoit le long des frontières de la Bohème, se fût réuni à lui. Ce général, élevé depuis par sa haute réputation militaire au trône de Suède, obligeoit alors le prince Charles de s'affaiblir, en feignant d'attaquer la ville d'Egra, et tout en se dirigeant par une savante manœuvre vers le but que l'Empereur lui avoit marqué.

SUCCÈS DE L'ARMÉE D'ITALIE, ET DE CELLE DE DALMATIE. ELLES FONT LEUR JONCTION AVEC LA GRANDE ARMÉE.

Abandonnons pour quelques momens les provinces de l'Autriche, théâtre principal de la guerre. Dès le premier instant des hostilités, l'archiduc Jean, à la tête d'une armée de cinquante mille hommes, avoit obtenu, en Italie, quelques succès contre le prince vice-roi, dont toutes les forces n'étoient point réunies. Celui-ci avoit pris, après quelques affaires sans aucun résultat décisif, une forte position à Caldéro, pour y attendre des renforts. Le général Autrichien, rappelé par l'empereur son frère, au secours de sa capitale menacée, se retire en bon ordre, et entreprend de

défendre contre l'armée d'Italie, le passage de la Piave. Le vice-roi arrive sur cette rivière, après avoir fait essuyer à son arrière-garde une perte considérable. L'armée autrichienne, qui s'est réunie pour lui disputer ce passage, oppose une résistance inutile. L'intrépidité des troupes italiennes surmonte tous ses efforts, et le combat de la Piave lui enlève dix mille hommes : à cette brillante victoire succède le passage du Tagliamento. L'archiduc est encore chassé des hauteurs de Saint-Daniel, et poursuivi au-delà de l'Izonzo. Cependant une division de l'armée victorieuse s'empare de Trieste. La victoire de Tarvis précipite la marche du vice-roi, qui successivement s'empare d'Udine, de Villach, de Clagenfurth, pendant que le général Magdonald entre à Laybach et à Léoben. Après des succès si rapides, le vice-roi se réunit, à Bruck, à une des divisions de la grande-armée, commandée par le général Lauriston. 1809.

Le duc de Raguse n'étoit pas moins heureux à la tête de l'armée de Dalmatie. Après plusieurs succès obtenus contre les corps autrichiens qui lui étoient opposés, il parvient à se réunir au vice-roi et conséquemment à ne former qu'une seule chaîne depuis Vienne jusqu'à Fiume.

AVANTAGES REMPORTÉS PAR LES POLONAIS.

Le bonheur qui couronnoit les efforts des généraux français, accompagnoit ceux des alliés de l'Empereur. Si dès le commencement de cette campagne, l'archiduc Ferdinand s'étoit rendu maître de Varsovie, à



1809. la tête d'une armée de quarante mille hommes, les Polonais, commandés par le prince Poniatouski, non seulement l'empêchoient de poursuivre ses avantages, mais encore se portoient sur ses derrières, et remontant la Vistule entroient à Lublin, à Sendomir, à Zamosck, coupoient la communication de Lemberg avec la ville de Cracovie et se préparoient à donner les mains à l'armée russe qui s'avançoit vers la Moravie, pour seconder les opérations de l'empereur Napoléon. Sur la Basse-Vistule, le général Dombrouski ne déconcertoit pas avec moins de rapidité les projets de l'archiduc sur la ville de Thorn. Ainsi, ce prince, qui par une invasion inopinée pensoit avoir soumis le grand-duché de Varsovie, se voyoit réduit à une difficile et honteuse retraite, et trop heureux de ramener à travers la Silésie, son armée affaiblie de près de moitié par plusieurs défaites successives.

PASSAGE DU DANUBE PAR L'ARMÉE FRANÇAISE A EBERSDORFF. 21 MAI.

Revenons sur les bords du Danube où depuis la prise de Vienne se préparoient des évènemens décisifs pour la monarchie autrichienne. A deux lieues au-dessous de cette capitale, et vis-à-vis Ebersdorff, le Danube se partage en trois bras qui forment deux îles, dont la plus grande avoisine la rive gauche, et se nomme *In-der-Lobau* : au-delà du fleuve sont situés trois gros villages, Gross-Aspern, Essling, et Enzersdorf. C'est cet endroit que l'Empereur a choisi pour y faire passer son armée. En conséquence il fait jetter trois ponts dont le plus long communique de la

petite île à celle d'In-der-Lobau. Le dernier est construit entre Gross-Aspern et Essling. Le général Molitor passe le premier sur des bateaux à Rames dans In-der-Lobau, et delà sur la rive gauche, d'où il chasse quelques postes ennemis et où il fait établir des têtes de pont; il y est bientôt suivi de toute sa division, de celle du général Boudet, et de la cavalerie légère du général Lasalle. L'Empereur établit son champ de bataille entre Gross-Aspern et Essling. Le duc de Rivoli défend le premier village; le duc de Montebello protège le second; le duc d'Istrie avec la cavalerie légère, et le général d'Espagne pour qui ce jour doit être le dernier, avec ses cuirassiers, s'appuyent à Enzersdorf. 1809.

A la vue de l'avant-garde française, l'armée ennemie, forte de quatre-vingt-dix mille hommes, formée des débris des corps vaincus à Abensberg, à Landshut et à Ratisbonne, et de celui du général de Bellegarde qui n'avoit pas encore donné, se montre tout entière. Le duc de Rivoli est le premier attaqué par le corps de Bellegarde qui ne peut l'entamer. De pareilles attaques sont en vain dirigées contre le duc de Montebello. La cavalerie légère et les cuirassiers prennent part à l'action et par des charges heureusement exécutées font éprouver à l'ennemi une perte considérable. La nuit met fin à ce combat qui doit recommencer le lendemain avec plus de fureur encore des deux côtés. BATAILLE D'ESSLING, 21 ET 22 MAI.



1809. Dès la pointe du jour, l'ennemi s'ébranle et se porte contre l'armée française plus forte de moitié que la veille par la jonction de plusieurs corps qui avoient passé les ponts pendant la nuit. Le duc de Rivoli, d'abord attaqué à Gross-Aspern, attaque à son tour et renverse les corps qui lui sont opposés. L'archiduc Charles fait ses efforts pour déborder les villages à droite et à gauche, et affaiblit son centre : l'Empereur voit cette faute, et veut percer ce centre. Le duc de Montebello qui s'est chargé de l'attaque, renverse tout sur son passage. Trois colonnes d'infanterie sont rompues par les cuirassiers ; et la déroute de l'ennemi commence sur tous les points. Dans ce moment terrible, le Danube combattit pour lui. Toute l'armée victorieuse est en mouvement pour achever sa défaite, lorsque l'Empereur apprend que les deux premiers ponts ont été emportés par une crue subite de ce fleuve. Craignant alors que les troupes n'épuisent leurs munitions, parce qu'il leur est devenu impossibles d'en recevoir de la rive droite, il leur ordonne de revenir sur leurs pas et de se concentrer dans leurs premières positions, attendant un moment favorable pour les faire passer dans l'île d'In-der-Lobau. L'ennemi en déroute s'apperçoit qu'il n'est plus si vivement attaqué et poursuivi, et bientôt il est instruit de l'évènement arrivé sur le Danube. Ses bataillons en désordre reprennent courage, se rallient et s'avancent avec fureur contre l'armée française. Trois

fois il attaque avec une extrême vigueur les villages d'Aspern et d'Essling, et trois fois ses efforts expirent contre l'inébranlable valeur de nos troupes. Si elles sont contraintes de modérer leur feu, elles font un usage terrible du sabre et de la bayonnette. On vit alors les fusiliers de la garde, commandés par le général Mouton, donner les preuves de la plus rare intrépidité en culbutant une réserve formée de tous les grenadiers de l'armée de l'archiduc, qui, désespérant de vaincre, reprit sur le soir les positions qu'il avoit quittées, et laissa notre armée se retirer paisiblement dans In-der-Lobau. 1809.

Si dans cette glorieuse journée l'archiduc perdit un tiers de son armée, l'empereur Napoléon eut à déplorer la perte d'un bon nombre de bons officiers et de braves soldats; et nulle autre victoire n'avoit couté si cher à son cœur. Le duc de Montebello, un de ses plus anciens compagnons d'armes, dont il estimoit la brillante valeur, et aimoit la franchise chevaleresque, avoit eu la cuisse emportée par un boulet. Avec quelle tendre effusion d'amitié et de douleur, il voit arriver le brancard sur lequel est porté ce maréchal privé de connoissance! « Il falloit, dit-il, que dans cette journée, mon cœur fût frappé d'un coup aussi sensible, pour que je pusse m'abandonner à d'autres soins qu'à ceux de mon armée. » Ces paroles portent la vie dans les sens presque éteints du général Lannes : il reconnoît la voix qu'il a enten-

LE DUC DE MONTEBELLO EST BLESSÉ A MORT.



1809. due si souvent en Italie, en Egypte, à Maringo, à Austerlitz, en Pologne, et dans cette dernière campagne : il oublie l'Empereur pour ne penser qu'au général Bonaparte : il fait un effort pour embrasser son souverain, et pour lui dire, « je meurs avec la conviction d'avoir été et d'être votre meilleur ami. » Ces paroles étoient l'effet du pressentiment que le duc de Montebello avoit de sa mort prochaine. En effet, il ne vécut que quelques jours après sa blessure.

Lorsque les ponts emportés par le Danube furent rétablis, l'armée repassa sur la rive droite du fleuve, pour y attendre les ordres de l'Empereur et les renforts avec lesquels elle devoit bientôt se porter à de nouvelles opérations. Ce fut effectivement pendant cet intervalle que l'armée d'Italie et de Dalmatie se joignirent à son aîle droite, et que trois divisions de la première entrèrent à Neustadt. Dans le même temps, le duc de Dantzick abandonnoit le Tyrol qu'il avoit soumis, arrivoit à Lintz avec les Bavarois; le prince de Ponte-Corvo marchoit sur Vienne avec les Saxons, et le général Vandamme se portoit sur Saint-Polten avec les Wurtembergeois; le duc d'Auerstaedt formant l'aîle droite de la grande-armée, étoit arrivé devant Presbourg en Hongrie, où il battoit un gros corps d'ennemis.

GUERRE DE PARTISANS DANS LE NORD DE L'ALLEMAGNE.

Pendant que ces mouvemens particuliers, précurseurs d'un grand mouvement général de l'armée, avoient

avoient lieu au-dessus et au-dessous de Vienne; une guerre de partisans, c'est-à-dire de brigandage, se faisoit en Saxe, dans le pays de Bareuth, en Westphalie, et dans le Hanovre. Dès le commencement de la campagne, des écrits séditieux, répandus avec profusion dans cette partie de l'Allemagne, y avoient jeté l'inquiétude dans les esprits, et poussé à la révolte, principalement dans le royaume de Westphalie, un certain nombre d'hommes qui, après avoir porté le joug d'un landgrave et d'un duc, n'obéissoient que malgré eux à un monarque, frère du grand Napoléon. Un major Prussien, nommé Schill, appelé peut-être par les rebelles, sort de Berlin avec son régiment; et, quoique dépourvu d'argent et de munitions, il se porte d'abord sur les frontières de la Saxe: se recrutant ensuite de déserteurs et de brigands, et soldant sa troupe avec le produit des contributions des villages par lesquels il passe, il ne se propose rien moins que la conquête du royaume de Westphalie. Vivement poursuivi, il se jette dans le Mecklembourg, et cherche à s'embarquer: le général Gratien, à la tête d'une division Hollandaise, ne lui en donne pas le temps: dans la situation critique où il se trouve, il entre de force dans la ville de Stralsund et s'y retranche. Ses retranchemens étant pris d'assaut par la colonne du général Gratien, il cherche son salut dans la fuite et ne trouve que la mort. 1809.

Un ennemi plus redoutable menaçoit le nord de

1809. l'Allemagne. Un habile partisan nommé Am-Ende étoit entré en Saxe, à la tête de plusieurs régiments de cavalerie légère, et d'un grand nombre d'aventuriers rassemblés par l'ancien landgrave de Hesse-Cassel. La ville de Dresde, incapable de résister à une attaque, s'étoit soumise à lui, après que le roi l'avoit abandonnée pour se retirer à Leipsick. Ainsi, quand les saxons se signaloient sous les ordres du prince de Ponte-Corvo, leur capitale tomboit au pouvoir de l'ennemi : évènement bisarre, qui peut arriver dans quelque guerre que ce soit. Le duc de Brunswick-Oels étoit un autre partisan dont la troupe, peu redoutable par elle-même, pouvoit commettre de grands maux sur les frontières de la Westphalie et de la Saxe, si elle avoit été soutenue par des forces plus considérables que celles du général Am-Ende.

Au premier bruit des mouvements excités en Westphalie et en Saxe, l'Empereur avoit ordonné la formation d'une armée d'observation en Franconie, et le roi de Westphalie avoit été invité à se mettre à la tête du dixième corps d'armée. Ce monarque se porte d'abord d'Erfurt à Leipsick; et l'ennemi, qui s'étoit avancé de ce côté, prend la fuite et se réfugie à Dresde. L'armée d'observation, d'abord sous les ordres du duc de Valmi, et ensuite sous ceux du duc d'Abrantès, marchoit pour repousser quelques régiments Autrichiens qui, venus des frontières de la Bohème, s'étoient montrés dans la principauté de Bareuth, et

dans le territoire de Nuremberg. Les opérations de ces armées étoient subordonnées à celles de la grande, et le sort de l'ennemi qu'elles devoient combattre, dépendoit des évènements qui se préparoient sur le Danube. 1809.

RÉUNION DES ÉTATS ROMAINS A L'EMPIRE FRANÇAIS. JUIN.

Les immenses préparatifs auxquels l'Empereur se livroit pour rendre cette campagne décisive, ne détournoient point son attention d'objets moins importans, et qui pouvoient contribuer à la stabilité et à la tranquillité de son empire. En parcourant l'histoire, il a vu que la puissance temporelle des papes avoit souvent été un principe de discorde et de troubles, par la grande influence qu'elle leur permettoit d'exercer dans l'ordre politique. Héritier des droits de César, il veut leur ôter cette dangereuse domination, si étrangère à l'esprit de l'évangile et à l'institution de l'épiscopat. Mais en les dépouillant d'une autorité toute séculière, quel que soit le nom qu'ils lui ont donné, il veut leur conserver inviolable celle que le fondateur du christianisme leur a départie sur les consciences. C'est d'après ces justes considérations qu'en même temps qu'il dispose tout pour une grande attaque contre l'archiduc Charles, il réunit par un décret les états romains à l'empire Français.

VICTOIRE DE RAAB REMPORTÉE PAR LE PRINCE VICE-ROI. 14 JUIN.

Les événemens ne pouvoient être douteux d'après l'éclatante victoire remportée près de la ville de Raab par l'armée d'Italie, commandée par le prince Vice-roi, contre les corps réunis de l'archiduc Jean et du Pala-

1809. tin de Hongrie, forts de cinquante mille hommes, quoiqu'elle fût plus faible de quinze mille soldats. La prise d'un camp retranché que l'ennemi regardoit comme imprenable, et la reddition de la ville de Raab répandent l'allarme chez les Hongrois menacés par cette victoire jusques dans le cœur de leurs provinces. Pour s'opposer à cette invasion, l'archiduc Charles avoit rassemblé dans la plaine où son armée avoit naguère été sauvée d'une destruction totale, une nouvelle armée de près de deux cent mille hommes, avec laquelle il prétendoit couvrir la Hongrie, la Moravie et la Bohème.

SECOND PASSAGE DU DANUBE PAR L'ARMÉE FRANÇAISE. DU 4 AU 5 JUILLET.

De son côté l'empereur Napoléon n'avoit pas réuni de moindres forces. Informé des dispositions de l'archiduc, il prend la résolution de repasser le Danube pour lui livrer bataille : des ponts inébranlables avoient été construits sur ce fleuve, par les ordres du général Bertrand : le quartier-général est porté dans l'Isle d'In-der-Lobau ; et bientôt tous les corps de l'armée passent le fleuve, malgré la profonde obscurité de la nuit, un orage violent, et une pluie abondante qui survient. Elle se range aussitôt en bataille. Le corps du duc de Rivoli est placé à la gauche ; celui du général Oudinot, tout composé de grenadiers, forme le centre, et le duc d'Auerstaedt l'aîle droite. Les Saxons du prince de Ponte-Corvo, les Italiens du prince vice-roi, les Dalmates du duc de Raguse, les cuirassiers, et la garde de l'Empereur forment la

seconde ligne et les corps de réserve. 1809.

BATAILLE D'ENZERSDORF : 5 JUILLET.

L'armée Autrichienne qui s'étoit mise en ordre de bataille, appuyoit sa gauche au village d'Enzersdorf, et sa droite à Gross-Aspern, et formoit ainsi une ligne oblique. Neuf cents pièces de canon étoient disposées de distance en distance pour la soutenir. Sans perdre de temps, l'armée française s'ébranle sur sa droite, se porte à l'extrémité de la gauche de l'ennemi, et s'empare d'Enzersdorf. Devenue plus libre dans ses mouvements par ce premier succès, elle se deploye toute entière, et se mettant à manœuvrer de droite à gauche, elle enlève tous les villages qu'elle trouve sur ses pas, renverse tous les retranchements de l'ennemi, et s'empare des ouvrages qu'il a élevés à grands frais à Gross-Aspern et à Essling. Déconcerté par ce mouvement, l'archiduc fait marcher toutes ses troupes, et choisit d'autres positions pour livrer bataille le lendemain, la nuit obligeant l'armée française de suspendre ses manœuvres.

BATAILLE DE WAGRAM. 6 JUILLET.

Lorsque le jour parut, on vit que ce prince avoit donné une grande étendue à ses ailes dont la gauche se prolongeoit du village de Wagram à celui de Neusiédel. L'Empereur, qui voyoit toute l'importance de cette position, avoit ordonné pendant la nuit l'attaque de Wagram; mais une colonne de Saxons et une autre de Français s'étant pris pour des ennemis, elle n'eut aucun succès. Si l'archiduc avoit donné un grand déployement à ses ailes, l'empereur avoit for-



1809. tifié son centre, de manière que le prince de Ponte-Corvo, après avoir quitté sa position de la veille, s'étoit placé sur la ligne du duc de Rivoli, et que le duc d'Auerstaedt s'étoit rapproché sur sa gauche. L'étendue que le prince Charles avoit donnée à ses deux ailes annonçoit clairement le dessein qu'il avoit de déborder les nôtres. Un gros corps sous les ordres du prince de Rosenberg, s'avance en conséquence vers notre aile droite commandée par le duc d'Auerstaedt, qui soutient cette attaque avec une rare valeur, jusqu'à ce que, renforcé par d'autres corps et d'une batterie de douze pièces de canons, il repousse l'ennemi jusques au delà de Neusiédel. Cependant l'artillerie des deux armées se répond sur toute la ligne. Le duc de Rivoli enlève un village occupé par la droite de l'ennemi; et le duc de Raguse est chargé d'enlever celui de Wagram au delà duquel le duc d'Auerstaedt a reçu ordre de s'avancer. Malgré tous les efforts de notre aile gauche, elle se trouve néanmoins débordée de trois mille toises. Ce mouvement de l'ennemi étonne d'abord l'Empereur, qui, après quelques instants de réflexions, est convaincu que l'archiduc ne pouvoit pas commettre une faute plus funeste à son armée. Il veut en profiter, et il prend la résolution de percer le centre de l'armée autrichienne. Il ordonne donc au général Lauriston de s'avancer à la tête de cent pièces de canons, et au général Magdonald, de le suivre au pas de charge, avec une nombreuse infanterie soutenue de la

gardes nationales de tous les départements du nord avoient pris les armes, et celles d'un grand nombre d'autres provinces de l'empire avoient imité cet exemple. Des sénateurs s'étoient mis à leur tête, et le prince de Ponte-Corvo avoit été chargé par l'Empereur d'en prendre le commandement général. Une armée de plus de soixante mille hommes se trouve ainsi rassemblée comme par enchantement sur les bords de l'Escaut; un grand nombre de chaloupes canonnières sont disposées pour la tranporter sur le rivage envahi par l'ennemi. Celui-ci, irrésolu, s'apperçoit trop tard de la lenteur qu'il a mise dans une expédition dont le succès exigeoit une grande activité, et dépendoit principalement de la prise de l'isle de Cadzan. Se voyant donc et attaqué par le climat, et menacé par une armée quadruple de ce qui lui reste de soldats, il abandonne d'abord Sud-Béveland et le fort de Batz, et bientôt après l'île de Walcheren et Flessingue, après en avoir détruit le bassin et incendié les principaux édifices. Tel est le honteux et funeste résultat de la plus nombreuse et de la plus couteuse expédition qui soit sortie depuis plusieurs années des ports de la Grande-Bretagne. On peut dire que l'île de Walcheren fut en quelque manière le Wagram de cette puissance.

1809.

LES ANGLAIS ABANDONNENT L'ILE DE WALCHEREN.

Portons nos regards sur l'Espagne, et nous verrons que la fortune des combats ne lui étoit pas moins contraire qu'aux Espagnols, ses alliés.

ÉTAT DE LA GUERRE EN ESPAGNE, PENDANT LA CAMPAGNE D'AUTRICHE.

Nous avons vu qu'après que l'Empereur eut quitté

1809. l'Espagne, la victoire n'avoit point cessé d'y accompagner son armée, et que la ville de Sarragosse, après la plus opiniâtre défense, avoit été contrainte de se rendre. Depuis cette époque les armes françaises ne s'y rendoient point indignes de l'éclat qui les couvroient sur le Danube. En Catalogne, le général Saint-Cyr se rend maître de la ville de Reuss; un gros corps espagnol, commandé par Cuesta, est mis en déroute près de Mérida par le duc de Bellune; le général Sébastiani défait l'armée d'Andalousie à Ciudad-Réal, et la contraint de repasser en désordre la Sierra-Moréna; le duc de Trévise, secondé par le général Kellerman, détruit dans les Asturies les bandes commandées par le général la Romana, et s'empare d'Oviédo; le siège est mis devant la ville de Gironne; le Mont-Jouy, forteresse qui la protège, est emporté, et l'année ne s'écoulera pas qu'elle n'ouvre ses portes à notre armée de Catalogne; enfin le général Suchet triomphe à la bataille de Sarragosse et à Beschyte des bandes commandées par Blacke, et rétablit la tranquilité dans tout l'Arragon : enfin, de toutes parts l'insurrection est attaquée et poursuivie jusqu'aux frontières du Portugal.

De nombreux débarquemens d'Anglais enflent le courage des milices de ce royaume. Le général Wellesley, depuis lord Wellington, les rassemble sous ses drapeaux, et le deuxième corps de l'armée française se voit forcé de céder au grand nombre et de se réunir en Galice au septième que commande le duc

d'Elchingen. Cette retraite du duc de Trévise fait prendre aux troupes combinées la téméraire résolution de se porter sur Madrid. Le roi Joseph marche contre elles, rencontre, à une petite distance de Tolède, l'avant-garde Espagnole commandée par Cuesta, et la défait. Après ce succès, il s'avance contre l'armée Anglo-portugaise, forte de quatre-vingt mille hommes, y compris l'armée de Cuesta, et n'hésite pas de l'attaquer à Talaveyra de la Reyna, avec le corps du duc de Bellune. La victoire est long-temps douteuse : enfin l'armée anglaise abandonne le champ de bataille avec tous ses blessés, et va se mettre en sureté à Elvas et à Badajoz. Une autre armée Espagnole, forte de quarante mille hommes, celle d'Andalousie commandée par Vénégas, ignorant le destin de celles de Cuesta et de Wellington, ne se propose rien moins que d'entrer dans la ville de Madrid. Elle est arrêtée dans cette marche audacieuse par le général Sébastiani, qui, avec le quatrième corps, la taille en pièces à Almonacid, et la contraint de se retirer vers les montagnes, dans un affreux désordre.

1809.

LE ROI JOSEPH VICTORIEUX A TALAVEYRA.

Malgré sa retraite ou plutôt sa fuite, qui le croiroit? le général anglais s'attribue l'honneur de la victoire, et son gouvernement lui donne le titre de marquis de Talaveyra. Pourquoi le comte de Chatam, chef de l'expédition dans l'île de Walcheren, n'a-t-il pas pris celui de comte de Flessingue ? C'est ainsi qu'un ministère adroit trompe un peuple que son orgueil porte aisé-



1809. ment à croire le mensonge qui le flatte. Peut-être fit-on courir dans les rues de Londres le bruit que le prince Charles avoit défait l'armée française à la bataille de Wagram.

L'armistice conclu à Znaïm fut bientôt suivi de négociations relatives à un traité de paix entre les deux Empereurs. Pour en assurer le succès, tous les corps de l'armée française restèrent campés en divers endroits, et l'empereur Napoléon se retira au château de Schœnbrunn, comme dans un poste d'où il pouvoit diriger également ses opérations politiques et militaires. Ce fut dans cette espèce de loisir que, se faisant mettre sous les yeux les traits de valeur par lesquels un grand nombre d'officiers et de soldats s'étoient signalés dans les batailles d'Essling et de Wagram, il les récompensa, soit en les élevant à des grades supérieurs, soit en les décorant de l'aigle d'honneur. Mais tous les corps de l'armée ont rivalisé de discipline, d'activité, de bravoure et de dévouement; il faut donc pour tous les corps de l'armée un prix général, et qui perpétue le souvenir de leurs exploits. L'Empereur accorde ce prix en ordonnant qu'un obélisque en granit sera élevé à Paris sur le terre-plein du pont-neuf, en l'honneur de la grande armée, dont les victoires y seront représentées en relief; et il ajoute à cette glorieuse récompense, la création d'un nouvel ordre, sous le titre *des trois toisons d'or*, lequel sera composé de cent grands chevaliers dont le plus grand nombre auront

dû commander des armées comme généraux en chef, 1809.
de quatre cent commandeurs, et de mille chevaliers, qui tous auront mérité cette insigne distinction, par des traits d'une héroïque valeur. Les régimens qui auront fait partie de la grande armée dans cette mémorable campagne seront chevaliers de ce grand-ordre militaire, dont leurs aigles porteront la décoration. Napoléon ne borne pas sa reconnoissance à ces importantes dispositions. Les grands de son armée qui l'ont puissamment secondé de leurs conseils, et de leurs bras, il veut les faire plus grands encore : ainsi, le prince de Neufchâtel, major-général de l'armée, dont la sagesse et l'activité ont produit de glorieux résultats, est créé prince de Wagram; le maréchal, duc d'Auerstaed, qui s'est couvert de gloire à Eckmühl, devant Presbourg et à Wagram, reçoit le titre de prince d'Eckmühl; le maréchal, duc de Rivoli, qui a soutenu à Gross-Aspern tout l'effort de l'armée ennemie, dont il a ensuite repoussé l'aile droite, est récompensé de celui de prince d'Essling. Les généraux de division, Magdonald et Oudinot sont créés maréchaux de l'Empire avec le titre, le premier de duc de Tarente, et le second de duc de Reggio.

TRAITÉ DE PAIX CONCLU A VIENNE, 14 OCTOBRE 1809.

Enfin la paix couronne les voeux des Français et des peuples de la monarchie autrichienne; les plénipotentiaires des deux Empereurs l'ont signée à Vienne. Le traité sur lequel elle est fondée comprend dix-huit articles relatifs aux cessions par lesquelles l'empereur



1809. d'Autriche dédommage celui des Français et ses alliés des frais de la guerre qu'il leur a suscitée.

Les provinces cédées qui sont voisines du royaume d'Italie et de celui de Bavière, serviront en même temps à l'agrandissement et à la sureté de ces deux états; celles qui s'étendent vers l'Est, telles que le Frioul, la Carinthie, la Carniole, la Croatie et le Littoral Hongrois prendront avec les anciens domaines de la république de Venise situés au delà du golfe adriatique, la dénomination de provinces illyriennes, et seront soumises à un gouvernement général dans la dépendance de l'empire français : mais quels que soient les sacrifices de la monarchie autrichienne, telle qu'elle est conservée par le vainqueur, elle sera encore une puissance du premier ordre, une puissance capable de faire pancher la balance du côté qu'elle se placera.

Ainsi finit cette campagne si remplie d'évènemens glorieux pour les armes françaises, si nécessaire à la tranqullité du continent, si mémorable et si courte.

FIN DU QUATRIÈME VOLUME.

